

Henri Wagner – Introduction. Sur l'unité de la pensée de Hilary Putnam

Il est d'usage d'exposer la pensée de Putnam selon les périodes qu'elle aurait traversées. Au « premier » Putnam, partisan du « réalisme scientifique » (ou, selon les versions, du « Réalisme métaphysique »), aurait succédé un « second » Putnam, défendant un « réalisme interne » dont *Reason, Truth and History* présenterait l'exposé le plus complet¹. Puis, les apories de cette version du « réalisme à visage humain » auraient mené Putnam   défendre un « réalisme naturel » dont l'exposé canonique se trouverait dans « Sense, Nonsense, and the Senses. An Inquiry into the Powers of the Human Mind », repris en première partie de *The Threefold Cord*². Le rejet apparent du disjonctivisme en matière de perception, qui formait l'une des pierres de voûte du réalisme naïf de *TC*³, frayerait alors la voie à un « naturalisme libéral » préservant l'aperçu central du « réalisme métaphysique » qu'est le rejet de toute forme de vérificationnisme et de constructivisme⁴. Putnam aurait bien été continûment « réaliste », mais présenter les choses de la sorte masquerait les équivoques d'un concept. Il figurerait au rang des philosophes dont on considère que ce qui les distingue

-
- 1 *Reason, Truth and History* (RTH), Cambridge, Mass., Cambridge University Press, 1981. Pour une mise au point tardive mais cruciale par Putnam de son usage des notions de réalisme interne et de réalisme scientifique, voir « From Quantum Mechanics to Ethics and Back », in M. De Caro M. & D. Macarthur ( d.), *Philosophy in an Age of Science* (PAS), Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2012, p. 53-62 ; « On not Writing off Scientific Realism », in M. De Caro ( d.), *Naturalism, Realism and Normativity* (NRN), Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2016, p. 25-26 et « Reply to David Macarthur », in *European Journal of Analytic Philosophy*, vol. 4, n 2, 2008, p. 47-49.
 - 2 « Sense, Nonsense, and the Senses : An Inquiry into the Powers of the Human Mind », *The Journal of Philosophy*, vol. 91, 9, 1994, p. 445-517, repris dans *The Threefold Cord. Mind, Body and World* (TC), New York, Columbia University Press, 1999.
 - 3 Sur le disjonctivisme de Putnam en matière de perception, voir *TC*, p. 24-28, 128-132 et 151-154 et sur son rejet ultérieur, voir, par exemple, *PAS*, p. ix, 87 sq. et *NRN*, p. 155-159, 169-175. Sur la perception chez Putnam, voir la contribution de P. Ludwig à ce numéro, celle de M. Murez ainsi que notre essai « Let's Be Realistic » : externalisme et perception chez Putnam » (*Revue philosophique de Louvain*,   paraître).
 - 4 Sur ce point, voir *PAS*, p. 55, 101 et « Intellectual Autobiography », in R. E. Auxier, D. R. Anderson & L. E. Hahn ( d.), *The Philosophy of Hilary Putnam*, vol. XXXIV, Chicago, Ill., Open Court, 2015, p. 84-85. Le réalisme métaphysique tel que Putnam l'entendait consistait, entre autres choses, dans le rejet du vérificationnisme et de la relativité conceptuelle (*i.e.* le phénomène de l'existence d'une multiplicité de descriptions ou représentations équivalentes d'un même aspect ou trait de la réalité en ce qu'elles ont les mêmes contenu et portée explicative, et sont intertraduisibles sans pour autant être synonymes). Or, Putnam a été amené à considérer cette acception comme trop étroite et infondée, le réalisme métaphysique étant, selon une certaine entente, compatible avec la relativité conceptuelle. La distinction entre les deux ententes du réalisme métaphysique sera marquée de la manière suivante : la première version, que Putnam a toujours rejetée, sera notée « Réalisme métaphysique », la seconde « réalisme métaphysique ». Voir  galement, *The Many Faces of Realism* (MFR), La Salle, Ill., Open Court, 1987, p. 17 et *Realism with a Human Face* (RHF), J. Conant ( d.), Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1990, p. 26.

en propre, c'est d'avoir « changé d'avis » ou d'avoir eu « plusieurs philosophies ». Il n'y a qu'un pas à franchir pour arriver à l'idée que tenter de caractériser l'unité de « la philosophie de Putnam, c'est comme tenter de capturer le vent avec un filet de pêche⁵ ». Ce qui, pour certains, constitue des revirements incessants de la part de Putnam trahirait une incapacité à rester fidèle à sa propre pensée, une inconstance ou une versatilité. Ces revirements ou changements de position seraient opportunistes en ce qu'ils s'effectueraient au gré des critiques ; d'où les caractérisations de Putnam comme « cible mouvante » ou « cible très mobile⁶ ». À la tonalité de ces images font écho les accusations de « trahison » ou de « passage dans l'opposition » adressées par Michael Devitt, ancien étudiant de Putnam, à l'encontre de ce dernier, à l'occasion de son passage au réalisme interne⁷.

Putnam a répondu à ces critiques. Ainsi a-t-il proposé de nombreux essais d'autobiographie intellectuelle⁸ témoignant du caractère fondé et non arbitraire de ses changements de position. Mais surtout il s'est expliqué sur la conception de la forme et du mode de l'activité philosophique qui sous-tend les griefs de versatilité intellectuelle⁹, à savoir une conception d'après laquelle il s'agirait de produire une théorie, voire une doctrine à laquelle serait attaché le nom de son inventeur et qui devrait, d'une manière ou d'une autre, être soustraite aux vicissitudes de la discussion et de la critique en délivrant des verdicts définitifs (des « vérités conceptuelles » non révisables, *i.e.* des vérités nécessaires au sens traditionnel). Relevant parfois d'un préjugé positiviste et scientifique quant à la tâche de la philosophie, ce grief d'inconstance et de versatilité intellectuelles trahit une sorte de cécité à l'égard de l'intégrité et du courage intellectuels que capture la formule, récurrente dans la bouche de Carnap, et que rapporte Putnam : « J'avais l'habitude de penser que... . Je pense dorénavant que... ».

Dans cette introduction, nous voudrions revenir sur le problème apparent de l'unité

5 Passmore, *Recent Philosophers*, London, Duckworth, 1988, p. 104. Voir aussi D. Dennett, « Hilary » in *Philosophical Lexicon* (Newark, American Philos. Ass., 1987): « Hilary, n. (de période hilary): une période très brève mais significative dans la carrière intellectuelle d'un philosophe éminent. "Oh, c'est ce que je pensais il y a trois ou quatre hilaries". »

6 La première expression est employée par J. Passmore, la seconde par W. Künne dans *Conceptions of Truth*, Oxford, Oxford University Press, 2003, p. 406.

7 Devitt M., « Realism and the Renegade Putnam : A Critical Study of Meaning and the Moral Sciences », *Noûs*, vol. 17, n°2, 1983, p. 291-301 et *Realism and Truth*, 2nde éd., Princeton, Princeton University, 1991, p. xi. Sur les critiques de Devitt à l'endroit de Putnam voir, dans ce numéro, la contribution de D. Bonnay.

8 Dans son « Intellectual Autobiography » (p. 90), Putnam met en garde contre le risque d'exagérer les changements de position qui ont été les siens.

9 *Representation and Reality (RR)*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1988, p. xi-xii ; *PAS*, p. x et « Intellectual Autobiography », p. 90.

de la pensée d'Hilary Putnam. Le traitement que nous en proposerons se divisera en deux grands moments. Dans une première partie, nous montrerons que l'externalisme sémantique de Putnam ne doit pas être conçu comme une nouvelle théorie de la référence et de la signification, mais comme une nouvelle image de la signification et de la référence (I. 1). Ainsi conçu, l'externalisme sémantique est exemplaire de la conception que se fait Putnam du discours et de l'activité philosophique en général. Nous pourrions apprécier dans quelle mesure cet aspect de la pensée de Putnam, en plus de contribuer à rendre compte de son unité et de la conception de la philosophie qui en est solidaire, se trouve éclairé en retour par certaines modalités argumentatives privilégiées par Putnam (I. 2). Nous reviendrons alors sur un aspect négligé de l'externalisme sémantique de Putnam, à savoir la notion de « forme normale de description de la signification », dans la mesure où elle illustre la revendication d'offrir des images au sens de « représentations synoptiques » et non des théories (I. 3). Si les éléments avancés dans ce premier moment peuvent sembler ne pas répondre adéquatement au problème apparent de l'unité de la pensée de Putnam, la deuxième partie de cette introduction s'attachera cependant à montrer que, si cette pensée n'a pas l'unité d'un corps de théories ou d'un système, elle n'est en rien un simple agrégat de positions sur des problèmes. Nous examinerons d'abord trois éléments qui participent à souligner l'unité de la pensée de Putnam : son pragmatisme (II.1) ; la solidarité logique de problèmes, thèmes ou thèses relevant de champs philosophiques distincts (II.2) ; l'unité des différents champs philosophiques (II.3). Puis, nous soutiendrons que l'externalisme constitue le fil conducteur et la trame dynamique de la pensée de Putnam si tant est qu'on n'en ait pas une entente restrictive (II.4). Enfin, dans une troisième et dernière partie, nous reviendrons en détail sur les contributions qui composent ce numéro.

I.

I.1. Ce que l'externalisme sémantique n'est pas

Putnam s'accorde avec le Kripke de *Naming and Necessity*¹⁰ sur le rejet de toute conception d'après laquelle l'activité philosophique aurait pour objectif primaire de produire une théorie de ce qu'elle se donne comme objet¹¹. Un court détour par une mise en parallèle des contributions respectives de Putnam et de Kripke devrait nous

10 *Naming and Necessity (NN)*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1980.

11 Nous indiquons des parentés entre Putnam et Kripke sur des aspects souvent négligés, mais nous ne prétendons pas minorer leurs différences (voir notamment *RHF*, p. 64 sq.). Sur le rapport de Putnam à Kripke, voir, dans ce numéro, les analyses éclairantes de D. Bonnay et de J.-P. Narboux.

permettre de clarifier davantage le rejet par Putnam d'une certaine entente et pratique de la philosophie tel qu'il est notamment à l'œuvre de manière exemplaire dans son externalisme sémantique. À titre préliminaire, on caractérisera l'externalisme sémantique par la thèse centrale suivante : l'environnement physique et social d'un individu est constitutif de ce qu'il signifie et de ce à quoi il réfère par l'emploi d'un terme conceptuel¹² au sens où une altération significative (et *a fortiori* une disparition) de cet environnement et des relations réelles qu'entretient cet individu dans cet environnement constitue *ipso facto* une altération significative de ce qu'il signifie et de ce à quoi il réfère, qu'il le sache ou non, et où cet individu ne pourrait signifier ce qu'il signifie et référer à ce à quoi il réfère s'il n'était pas effectivement situé dans cet environnement et n'entretenait pas certaines relations réelles déterminées au sein de cet environnement¹³.

Dans *Naming and Necessity*, la stratégie argumentative de Kripke présente deux moments : premièrement, la critique du descriptivisme en matière de noms propres d'après lequel, dans sa version faible, la référence d'un nom propre (« Elmyr de Hory ») est fixée par une description définie ou par un faisceau de descriptions définies (« Le faussaire qui trompa Paul Rosenberg ») ou, dans sa version forte, la signification d'un nom propre est donnée par une description définie ou par un faisceau de descriptions définies ; deuxièmement, la proposition et l'esquisse d'une « image [picture] » alternative à la conception descriptiviste critiquée¹⁴.

Cette image alternative comprend deux composantes¹⁵. La première composante a trait à la fixation de la référence d'un nom propre, c'est-à-dire à l'introduction d'un nom propre dans le langage. Selon l'esquisse qu'en propose Kripke, la fixation de la référence d'un nom propre s'effectue par un acte de « baptême initial » (c'est-à-dire par la création ou l'invention d'un nom propre) procédant au moyen d'une ostension ou d'une

12 Dans cet essai, la notion de terme conceptuel sera comprise comme englobant les notions de terme sortal et de terme de masse.

13 Sur l'externalisme sémantique, nous renvoyons le lecteur aux contributions, dans ce numéro, de M. Murez, J.-P. Narboux et D. Bonnay.

14 Sur cette image alternative, voir Burgess J. P., *Saul Kripke, Puzzles and Mysteries*, Polity, 2013, p. 28-33 ; Ludwig P. & Drapeau Vieira Contim F., *Kripke. Référence et modalités*, Paris, Puf, 2005, p. 63-75 et Ebbs G., *Rule-Following and Realism (RFR)*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1997, § 90. G. Ebbs met très bien en lumière le rôle de l'image « causale » de la référence proposée par Kripke dans l'évolution de l'externalisme sémantique de Putnam. Même si elle s'en différencie, notre interprétation de *Naming and Necessity* doit beaucoup non seulement à celle de G. Ebbs, mais aussi à celle proposée par Stalnaker R. dans « Reference and Necessity » (in *Ways a World Might Be. Metaphysical and Anti-Metaphysical Essays*, Oxford, Oxford University Press, p. 165-187). Bien entendu, Kripke étend l'essentiel de ses conclusions au cas des termes d'espèces naturelles.

15 *NN*, p. 91-92, 97.

description. Dans le cas où un tel baptême s'effectue au moyen d'une description, cette description n'a qu'un rôle d'expédient (au contraire du rôle qu'elle revêt dans les conceptions descriptivistes) : non seulement elle peut n'être applicable qu'une seule fois (« l'enfant devant vous¹⁶ »), mais on peut aussi tout à fait oublier ou ne pas savoir la manière dont le nom a été introduit, *i.e.* la description qui a servi à son introduction, même si celle-ci reste vraie du porteur du nom longtemps après les circonstances du baptême ; plus encore, il n'est pas même requis d'une description qu'elle soit vraie du porteur du nom ou vraie seulement de celui-ci¹⁷. Kripke met l'accent sur le caractère intrinsèquement social du baptême initial, à l'opposé de la conception descriptiviste qui tend à considérer ce baptême de manière solipsiste, à la manière d'une cérémonie mentale et privée au cours de laquelle la référence d'un nom est déterminée par une description définie¹⁸. Cet aspect social et collectif est davantage prégnant dans la seconde composante de l'image alternative esquissée par Kripke. Cette composante renvoie à la transmission par un locuteur ou plusieurs locuteurs à un ou plusieurs autres locuteurs, d'un nom propre doué de la valeur (en termes de référence et de signification) qu'il a au sein de la communauté linguistique de ces locuteurs. Si, pour référer à un individu par l'usage d'un nom propre, je n'ai besoin ni d'avoir une conception discriminante de cet individu, ni d'avoir ou de pouvoir avoir un contact avec cet individu, c'est précisément parce qu'il y a une « chaîne de communication » remontant jusqu'à cet individu : c'est « en vertu de mon appartenance à une communauté¹⁹ » linguistique que je peux référer à cet individu, *i.e.* en vertu de la relation réelle appropriée que j'entretiens à l'égard d'autres locuteurs d'une communauté linguistique (comprise synchroniquement *et* diachroniquement), au sein de laquelle le nom a été transmis et certains locuteurs entretiennent une relation réelle appropriée à l'égard du référent lui-même. En fournissant une explication alternative de la connexion entre un nom localement utilisé et un référent distant (spatialement ou temporellement), la notion d'une chaîne historique d'acquisition grâce à laquelle un nom est transmis d'un locuteur à un autre ou plusieurs autres permet de se défaire de la conception descriptiviste des noms propres et de sa réponse à la question : en vertu de quoi un nom propre a la référence et la signification qu'il a ?

16 Burgess J., *Kripke*, p. 29.

17 Tout au contraire, comme le note J. Burgess, « ce qui semble très étrange, c'est que l'introducteur d'un nom ait l'intention pure et simple d'assigner ce nom à l'item qui colle à une certaine description, quel qu'il puisse être » (Burgess J., *Kripke*, p. 29 ; voir également p. 33).

18 *NN*, p. 79 et 91.

19 *NN*, p. 91 et 94.

Le principal mérite de cette image est qu'elle vaut autant pour son existence – car il y va de la possibilité d'imaginer une alternative cohérente à la conception descriptiviste de la référence et de la signification et pas seulement de la possibilité de la récuser – que pour la valeur d'antidote qu'elle revêt. Kripke insiste alors sur le fait qu'il n'avance pas une *théorie* de la référence et de l'intentionnalité, c'est-à-dire, un énoncé non-circulaire de conditions nécessaires et suffisantes qu'un locuteur doit satisfaire afin de référer (et de pouvoir être considéré comme référant) à ce à quoi l'expression (nom propre ou terme d'espèce naturelle) qu'il emploie est supposée référer. Entendue de la sorte, une théorie de la référence devrait pouvoir formuler des réquisits déterminés pesant sur la possibilité de référer au moyen de dispositifs linguistiques de référence sans recourir à, ou présupposer, la notion de référence ou des notions apparentées. Or, Kripke considère que les théories de la référence et *a fortiori* toute tentative de naturalisation des notions de référence et d'intentionnalité (par réduction à une notion de causalité, par exemple) sont vouées à échouer²⁰. Pour Kripke comme pour Putnam, l'expression « théorie causale de la référence » par laquelle on en est venu à caractériser le noyau commun de leurs contributions contient ainsi deux *suggestiones falsi* : pour l'un comme pour l'autre, il n'a jamais été question ni d'élaborer une *théorie* de la référence, ni d'élaborer une théorie *causale* de la référence. Par ailleurs, même si les théories *causales* de la référence en sont venues à constituer les meilleurs exemples de *théories* de la référence, encore faut-il garder à l'esprit la distinction entre récuser toute tentative de réduction de la notion de référence et des notions apparentées à des notions causales et récuser toute tentative d'élaborer une théorie de la référence, causale ou non.

Putnam a insisté sur cet aspect commun à son entreprise et à celle de Kripke²¹. L'un des arguments qu'il formule à l'encontre de toute théorie *causale* de la référence consiste à relever le phénomène de l'ubiquité des idiomes intentionnels et apparentés. Cette ubiquité est telle qu'une notion apparemment non-intentionnelle comme celle de causalité engage toujours déjà des notions intentionnelles²². De ce fait, tout projet d'une théorie prétendant définir les notions de référence et d'intentionnalité en termes de causalité est voué à l'échec. À partir d'exemples d'enquêtes causales, Putnam montre que la détermination de la cause d'un phénomène dans un contexte donné et la distinction

20 NN, p. 94.

21 *Renewing Philosophy (RP)*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1995, note 4, p. 221.

22 Putnam a insisté sur le fait que « ce qui est important dans la théorie de Kripke, ce n'est pas que l'usage des noms propres soit "causal" – qu'est-ce qui ne l'est pas ? – mais c'est que l'usage des noms propres soit collectif » (*Mind, Language and Reality. Philosophical Papers*, vol. 2 (MLR), Cambridge, Cambridge University Press, 1975, p. 203 ; voir aussi p. 246 et les commentaires de G. Ebbs, *RFR*, § 91-92).

afférente entre cause (ou facteurs causaux pertinents, *i.e.* explicatifs) et conditions d'arrière-plan²³ sont sensibles aux intérêts pratiques et épistémiques à l'œuvre dans ce contexte et à ce contexte lui-même, sans que cela n'entame l'objectivité de nos jugements de causalité (mais seulement les réquisits que le Réalisme métaphysique fait indûment peser sur ces jugements). Il n'en reste pas moins que, puisque la notion de relativité et de sensibilité à des intérêts engage des notions intentionnelles, tout usage de la notion de cause présuppose des notions intentionnelles²⁴.

La nouvelle « image de la référence » que Putnam et Kripke ont l'un et l'autre élaborée, « présuppose la notion de référence [et] ne nous dit pas que la référence est déterminée ou ce qu'est la référence » ; aussi, en elle-même, ne peut-elle constituer une réponse au « problème de l'intentionnalité » (qu'on considère ou non qu'il faille distinguer nettement intentionnalité et référence)²⁵ ni, en ce sens, une théorie de la référence et de l'intentionnalité. Deux précisions s'imposent sur ce point. Premièrement, Putnam a, de manière répétée, affirmé que le problème de l'intentionnalité était tout à la fois un grand problème et un faux problème²⁶. Ce paradoxe apparent s'explique en partie de la manière suivante. Que, sous certaines formulations, le problème de l'intentionnalité soit un faux problème, ne dispense pas, mais au contraire, requiert d'en faire minutieusement la généalogie. Au moins deux variétés du problème de l'intentionnalité sont à distinguer : (1) le problème tel qu'il se pose pour le Réalisme métaphysique, qui considère qu'on doit pouvoir concevoir la relation du langage et de la pensée au monde depuis une perspective de surplomb (« la perspective de l'œil divin ») et distinguer

23 *Meaning and Moral Sciences (MMS)*, London, Routledge and Kegan Paul, 1978, p. 41-45, 52 ; *MFR*, p. 37 sq. ; *Words and Life (WL)*, J. Conant (éd.), Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1994, p. 78-79, 359 et 493 ; *RP*, p. 47-48, 61-66 ; *TC*, p. 154.

24 *WL*, p. 78-79. Pour une version différente du même argument, voir *RP*, note 5, p. 209. Putnam déploie de nombreux autres arguments contre l'idée de « théorie causale de la référence » telle qu'il la voit à l'œuvre chez H. Field ou M. Devitt. Un argument additionnel consiste à rappeler que nous pouvons référer et référons effectivement à des choses avec lesquelles nous n'avons jamais été causalement reliés (voir, par exemple, *RP*, p. 162). Sur ce débat, voir les analyses éclairantes de D. Bonnay.

25 Ce point est minoré par certains commentateurs qui considèrent le « problème de l'intentionnalité » comme la clé de l'unité de la pensée de Putnam ; voir, par exemple, Baghramian M., « "From Realism Back to Realism" : Putnam's Long Journey », in *Philosophical Topics*, vol. 36, n°1, 2008, p. 17-35, p. 17-18, et « Introduction », in M. Baghramian (éd.), *Reading Putnam*, London, Routledge, 2013, p. 1-16, p. 5 ; Hickey L., *Hilary Putnam*, Continuum, 2009, p. 4, et de Gaynesford M., *Hilary Putnam*, Acumen, 2006, p. vii, 4, 6, 15-16, 49, 116-117 et 183-184.

26 Pour la caractérisation du problème de l'intentionnalité comme un « grand problème », voir *RHF*, p. 43, 48, 105 ; « A Technical Philosopher, Recension de G. Evans, *The Varieties of Reference* », *London Review of Books*, vol. 5, n°9, p. 5 ; *WL*, p. 63-64, 85-86, 295, 315 ; *RR*, p. 24-25. Pour la caractérisation du problème de l'intentionnalité comme un « faux problème » ou un problème dénué de sens, voir *RTH*, p. 54 ; *RR*, p. 120 ; *RHF*, p. 28 ; *WL*, p. 71, 92-93, 96, 307, note 2, p. 328 ; *TC*, p. 12 ; « Reply to Ebbs », in C. Hill (éd.), *The Philosophy of Hilary Putnam. Philosophical Topics*, 1992, p. 347-358, p. 357 et 360.

complètement entre ce que nous croyons ou pensons à propos des choses auxquelles nous pensons et référons et ce que sont ces choses *en elles-mêmes* (c'est-à-dire, selon le Réalisme métaphysique, ce que sont ces choses *réellement*) ; (2) le problème tel qu'il se pose pour toute entente « interfacielle » de l'esprit qui considère qu'« il doit y avoir une interface [*entendue comme écran et non comme vecteur*] entre nos pouvoirs cognitifs et le monde extérieur ». À chaque fois, en même temps qu'elle doit mettre au jour le caractère architectonique du problème de l'intentionnalité sous ces différentes versions, la généalogie du problème doit permettre d'identifier les préjugés faisant de ces problèmes des pseudo-problèmes, c'est-à-dire des problèmes qui, tout à la fois, n'ont rien d'inévitable (ou de nécessaire) et sont impossibles à résoudre dans les termes dans lesquels ils sont posés. C'est un invariant du mode argumentatif de Putnam de considérer que la généalogie et l'examen patients et minutieux d'un faux problème constituent un progrès en philosophie en ce qu'ils nous amènent à distinguer des préjugés philosophiques infondés d'aperçus méritant d'être conservés²⁷. Deuxièmement, quoique la référence et l'intentionnalité ne soient ni réductibles ou éliminables, ni de l'ordre d'un mirage, Putnam n'adhère pas à la « thèse de Brentano » d'après laquelle, dans la version qu'il examine, l'intentionnalité, en tant que phénomène primitif, est irréductible, et ce pour au moins deux raisons²⁸. Tout d'abord, il refuse la dichotomie entre mental et physique, et le cartésianisme qu'elle reconduit, qui sous-tend ladite thèse, du moins dans sa version originale²⁹. Ensuite, l'externalisme sémantique est incompatible avec – et s'est constitué en partie contre – l'« internalisme » et l'intentionalisme sous-jacent à cette thèse³⁰.

Si le noyau commun aux images alternatives de Kripke et Putnam ne consiste pas en une réponse similaire au « problème de l'intentionnalité », il n'en reste pas moins qu'il consiste à « dire quelque chose de la manière dont la référence est fixée si elle n'est pas fixée par des descriptions définies associées aux termes et noms en question³¹ ». Putnam

27 *WL*, p. vi-vii et *TC*, p. 3-5. D'où l'importance d'une certaine pratique et conception de l'histoire de la philosophie (aux deux sens du terme « histoire »).

28 *RR*, chap. 1 et « Changing Aristotle's Mind » (co-écrit avec M. Nussbaum), in *WL*, p. 47-49. Voir, dans ce numéro, la contribution de J. Floyd.

29 Putnam en est venu par ailleurs à reconnaître que, chez Brentano, l'intentionnalité comme trait irréductible caractérisant exclusivement le mental n'est en rien une relation réelle en vertu de laquelle l'esprit entretient un rapport au monde, mais est une *quasi*-relation, *i.e.* une relation qui reste immanente à l'esprit (*RR*, p. 127, note 1) ; sur ce point, voir J. Benoist, « Two (or Three) Conceptions of Intentionality », *Tijdschrift voor Filosofie*, 2007, n°69, p. 79-103.

30 *RTH*, chap. 1 et 2.

31 Putnam H., *Realism and Reason. Philosophical Papers*, vol. 3 (*RaR*), Cambridge, Cambridge University Press, p. 17.

retient de la notion kripkéenne de chaîne historique et sociale d'acquisition l'idée que « l'intention de préserver la référence au travers d'une chaîne historique d'usage et l'intention de coopérer socialement dans la fixation de la référence rendent possible l'usage, couronné de succès, de termes pour référer, quoiqu'aucune description définie ne soit associée à aucun terme par tous les locuteurs qui emploient ce terme³² ». Les conceptions alternatives de Kripke et Putnam s'articulent alors en partie autour des deux éléments suivants. Premièrement, lors de l'introduction d'un nom propre ou d'un terme d'espèce naturelle, les référents de ces expressions peuvent, d'une manière ou d'une autre, être discriminés, sans que, d'emblée, ne se pose le problème d'expliquer ou de justifier ce en vertu de quoi ils le peuvent et le sont. Il ne s'agit donc pas de « répondre à la question de savoir comment un terme peut acquérir une référence déterminée ». Deuxièmement, les alternatives anti-descriptivistes de Kripke et Putnam recourent toutes deux à la notion d'intention de référer par des expressions référentes à ce à quoi les membres de la communauté linguistique d'appartenance (comprise tant synchroniquement que diachroniquement) du locuteur (le locuteur lui-même inclus) ont effectivement référé au moyen du terme en question. Putnam et Kripke s'accordent en effet à penser qu'il fait partie de ce qu'est l'usage d'un nom propre ou d'un terme général que nous ayons l'intention de les employer avec la signification et la référence qui sont les leurs³³. Ces deux éléments rendent explicites à la fois leur rejet de tout projet d'élimination des notions de référence et d'intentionnalité³⁴ et la fin de non-recevoir qu'ils adressent à la requête d'une réponse au dit « problème de l'intentionnalité » (du moins sous certaines de ses versions).

En même temps qu'ils rejettent l'idée de théorie de la référence et de la signification, Kripke et Putnam s'opposent à toute conception prescriptiviste de la philosophie ou, dans les termes de la distinction de Cora Diamond entre « esprit métaphysique » et « esprit réaliste »³⁵, à toute conception métaphysique de la philosophie. Par « conception métaphysique de la philosophie », il faut entendre une conception d'après laquelle l'une des activités constitutives de la philosophie consiste à édicter des réquisits généraux portant sur ce qui doit être le cas afin qu'un ensemble déterminé de pratiques ou de phénomènes soit possible. Aux yeux de Kripke et de Putnam, les conceptions

32 *RaR*, p. 17.

33 Voir *MLR*, p. 200, 203 et *NN*, p. 96, 163 (pour la discussion de l'exemple du nom « Madagascar »).

34 *NN*, p. 97.

35 Diamond C., *The Realistic Spirit*, Cambridge, Mass, MIT Press, 1991, Introduction II, p. 19-21 et chap. 1. Putnam fait allusion à cette distinction dans *RHF*, p. 42. Pour un commentaire de la relation de Putnam à cet aspect de la pensée de Diamond, voir Conant J., « Introduction », in *WL*, p. xlix-lviii.

traditionnelles de la référence et de la signification ont ceci de commun qu'elles émettent des exigences touchant ce qu'est référer et signifier et déduisent la manière dont les pratiques afférentes doivent être à partir de ces exigences. Ainsi, les six thèses descriptivistes que, dans *NN*, Kripke isole et classe par ordre croissant d'engagement descriptiviste sont autant d'exigences proprement philosophiques portant sur la référence et la signification des noms propres³⁶. Kripke cherche à montrer que ces réquisits sont tout à la fois déplacés, superflus et impossibles à satisfaire. L'« esprit réaliste » de son enquête tient, pour une bonne part, à la mise en exergue d'aspects de nos pratiques linguistiques et non-linguistiques relatives à nos usages des noms propres et des termes d'espèces naturelles qui étaient jusque-là négligés quoique, d'une certaine manière, obviés. L'élaboration d'une image alternative de la fixation et de la transmission de la référence a partie liée chez Kripke avec le délinéament de distinctions cardinales qui, une fois dégagées, nous semblent « naturelles » et « fondées » pour autant qu'elles désintriquent et donnent à voir des aspects de nos pratiques que les théories traditionnelles de la référence avaient occultés et qui nous apparaissent comme constitutifs de ces pratiques³⁷. Parmi ces distinctions, les plus célèbres sont sans doute la distinction entre le nécessaire et l'*a priori*, celle entre fixer la référence et donner la signification, enfin, celle entre désignateur rigide et désignateur non-rigide³⁸.

Comme l'a montré G. Ebbs, l'externalisme sémantique de Putnam gagne à être interprété comme la proposition d'une image alternative de la signification ainsi que de la fixation et de la transmission de la référence plutôt que comme une théorie de la référence et de la signification³⁹. Puisque l'intention de Putnam, comme celle de Kripke, n'est pas d'offrir une théorie de la référence formulant des conditions nécessaires et suffisantes et visant une généralité exhaustive, mais bien une image alternative à la sémantique traditionnelle, les objections exhibant des contre-exemples comme les objections arguant du caractère vague des images qu'ils construisent manquent alors pour une bonne part leur cible⁴⁰.

Ce qui est vrai de l'externalisme sémantique de Putnam l'est des différentes

36 *NN*, p. 64-65 et 71.

37 *RHF*, p. 108.

38 Stalnaker R., « Reference and Necessity », p. 168.

39 Ebbs G., *RFR*, p. 189 et 220.

40 Pour un argument parallèle menant à la même conclusion, voir Stalnaker R., « Reference and Necessity », p. 175-176.

conceptions qu'il a adoptées⁴¹. Ainsi en va-t-il du réalisme interne⁴², du réalisme naturel⁴³ ou encore ce qu'on a pu appeler « naturalisme libéral »⁴⁴. Ces conceptions sont comprises par Putnam non comme des théories ou des doctrines (par « doctrine », nous entendons un ensemble de thèses et d'arguments coupés des problèmes qui les motivent), mais comme des images se définissant toujours comme des alternatives à d'autres images qui, par l'usage qui en a été fait, ont été sublimées en théories, c'est-à-dire, dont on a oublié qu'elles étaient des images et qu'on a traitées comme si elles constituaient le monde⁴⁵.

I.2. Un patron argumentatif récurrent : critique et progrès en philosophie

Un patron argumentatif récurrent repérable dans de nombreux essais de Putnam permet de mieux circonscrire la conception de la philosophie qui est solidaire de cette revendication de construire des images et non des théories en guise d'alternative aux conceptions critiquées. Comme dans *Naming and Necessity*, on peut distinguer deux moments complémentaires constituant ce patron argumentatif⁴⁶.

Un premier moment consiste dans la critique des images traditionnelles ou dominantes d'un ensemble déterminé de pratiques et phénomènes dans la mesure où ces images, sublimées en théorie, nous barrent l'accès à une compréhension adéquate de ces pratiques et phénomènes. Il s'agit en quelque sorte, d'exposer les images traditionnelles pour ce qu'elles sont, à savoir ni plus ni moins que des images, dont il est fait un certain usage⁴⁷. Trois exemples sont représentatifs de ce moment critique.

Le premier exemple est l'une des critiques formulées par Putnam à l'encontre du vérificationnisme en matière de signification. Le cœur de cette critique consiste à faire valoir que le vérificationnisme et la dichotomie entre énoncés analytiques et énoncés

41 L'importance de ne pas interpréter Putnam comme proposant des théories (au sens défini plus haut) a été notamment mise en évidence de diverses manières (parfois incompatibles dans le détail) par G. Ebbs (*RFR*), D. Macarthur (« The Many Faces of Objectivity », in *Analysis*, vol. 5, n°1, 2018, p. 91-109), J. Floyd (« Putnam's "The Meaning of 'Meaning'": Externalism in Historical Context », in Y. Ben-Menahem (éd.), *Hilary Putnam*, Cambridge, Mass., Cambridge University Press, 2005, p. 17-52, p. 18-21) et J. Conant (*WL*, Introduction, p. xi et xlvi-lviii). Putnam est revenu à plusieurs reprises sur le rapport entre philosophie et image [*picture*], voir *RHF*, p. 40-42 ; *WL*, p. 276-277 et *RP*, p. 156-157.

42 *RR*, p. 109 ; « Reply to Ebbs », p. 348-349, 353 et « Reply to Dreben », p. 398.

43 Putnam H., « Kripkean Realism and Wittgenstein's Realism », in Biletzki A. & Matar A. (éd.) *The Story of Analytic Philosophy : Plots and Heroes*, New York, Routledge, p. 241-252, p. 242.

44 Sur la notion de « naturalisme libéral », voir *NRN*, p. 24.

45 *RHF*, p. 32, 40 et *RP*, p. 156-157.

46 Pour une expression relativement claire de ces deux tâches complémentaires, voir *RaR*, p. 207.

47 *RHF*, p. 40-42.

synthétiques dont il est solidaire produisent une « distorsion de ce qui caractérise la méthodologie et des inférences scientifiques réelles⁴⁸ ». L'une des tâches les plus urgentes est de rejeter le vérificationnisme et la dichotomie entre énoncés analytiques et énoncés synthétiques dans la mesure où ils constituent un obstacle à une bonne intelligibilité de certaines pratiques scientifiques et de l'histoire des sciences⁴⁹.

Le deuxième exemple est la critique des conceptions traditionnelles de la référence et de la signification (dont la critique du vérificationnisme en matière de signification peut être vue comme une instance) sur laquelle s'édifie l'externalisme sémantique de Putnam. L'un des traits communs à toutes les versions de la conception traditionnelle de la signification et de la référence⁵⁰ est de négliger la contribution du monde et des autres à la signification des termes conceptuels. L'élaboration d'une image alternative de la référence et de la signification de cette classe d'expressions référentes requiert, en premier lieu, de « se libérer des simplifications excessives que nous a imposées la tradition, et de voir là où se situent les vrais problèmes⁵¹ ».

Que la critique en philosophie doive viser une forme de libération, cela forme une part essentielle des motivations du réalisme interne, notre troisième exemple. *RTH* se donne en effet pour ambition de libérer la pensée et la pratique philosophiques et non-philosophiques de l'étreinte que génère la sublimation de distinctions, d'oppositions ou de différences ordinaires en dichotomies, c'est-à-dire en distinctions binaires exhaustives et exclusives. À la différence des dichotomies, « les distinctions ordinaires ont des domaines d'application et nous ne sommes pas surpris si elles ne s'appliquent pas toujours⁵² ». La dichotomie architectonique dont il s'agit de se libérer est la dichotomie entre le subjectif et l'objectif, qui gouverne l'opposition contradictoire entre Réalisme métaphysique et anti-réalisme⁵³. Il s'agit de s'en déprendre comme il s'agit de se déprendre des dichotomies entre jugements de faits et jugements de valeurs, entre énoncés analytiques et énoncés synthétiques ou entre propriétés intrinsèques et

48 *MLR*, p. viii, xi, 44-45 et 207.

49 Sur ce point, voir l'analyse magistrale de G. Ebbs dans *RFR*, chapitre 6 et, dans ce numéro, l'essai de J.-P. Narboux.

50 Voir « Is Semantics Possible », in *MLR*, p. 139-143 ; « The Meaning of "Meaning" » (MoM), in *MLR*, p. 216-222 et *RHF*, p. 108. Voir également l'introduction de S. P. Schwartz à *Naming, Necessity, and Natural Kinds*, S. P. Schwartz (éd.), Ithaca & London, Cornell University Press, 1977, p. 14-20.

51 *MLR*, p. 152.

52 *The Collapse of the Fact/Value Dichotomy and Other Essays (CFVD)*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2002, p. 11. Putnam fait ici écho à Austin qui parlait d'« un culte profondément enraciné pour des dichotomies bien ordonnées » (*Sense and Sensibilia*, G. J. Warnock, G. J. (éd.), Oxford, Oxford University Press, 1962, p. 3).

53 *RTH*, p. xi-xii ; voir aussi *MFR*, p. 1.

propriétés extrinsèques. Ces dichotomies, ainsi que les images et conceptions qu'elles informent, ne peuvent en effet donner lieu qu'à des conceptions aliénées de l'objectivité et de nos pratiques. Compte comme une conception aliénée de l'objectivité et de nos pratiques, une conception qui dépeint le monde et nos pratiques en général comme nous étant étrangers, c'est-à-dire une conception dans laquelle on ne se retrouve pas et on ne s'y retrouve pas. Se libérer des dichotomies traditionnelles revient à pallier ce sentiment de perte de soi et du monde que produisent ces conceptions aliénées⁵⁴. Le réalisme interne est ainsi entièrement ordonné au projet de rendre justice à ce qui est spécifiquement humain dans notre rapport au monde et aux autres, tout en récusant le préjugé selon lequel un tel projet mènerait nécessairement à l'abolition de l'objectivité. Non seulement la dimension spécifiquement humaine (qu'elle soit « culturelle » ou « naturelle ») de notre rapport au monde et aux autres est tenue par Putnam pour inéliminable et compatible avec l'objectivité et la vérité, mais, plus encore, elle est considérée comme un gage d'objectivité et de vérité.

Complémentaire à ce premier moment argumentatif critique, un second moment consiste dans la proposition d'une image alternative de l'ensemble déterminé de pratiques et de phénomènes qu'on se donne pour objet d'examen. Ne pas proposer de théorie alternative en lieu et place des conceptions critiquées ne revient pas à renoncer à rendre compte ou à renoncer à toute forme de progrès dans la compréhension. Putnam refuse de se laisser enfermer dans l'alternative selon laquelle, une fois menée la critique des conceptions traditionnelles, il s'agirait alors soit d'offrir une nouvelle théorie, soit de laisser les choses en l'état⁵⁵. Cette alternative est une fausse alternative, au moins pour la raison qu'une image alternative, par exemple l'image externaliste de la référence et de la signification, nous fait voir des aspects de nos pratiques relatives à la notion de signification que les conceptions traditionnelles oblitéraient⁵⁶.

Putnam a souvent qualifié les images alternatives qu'il proposait (notamment l'externalisme sémantique et le réalisme interne) de « représentations synoptiques [*perspicuous representations*] ». Bien avant de reprendre à son compte ce concept d'origine wittgensteinienne, Putnam était au clair quant au fait que construire une représentation synoptique est tout autre chose qu'observer les faits sans préconceptions

54 *RTH*, préface ; *RHF*, p. 20 et *MFR*, p. 30.

55 *RR*, p. 55 et 109. Encore faut-il prendre la mesure de ce que « laisser les choses en l'état », c'est d'abord et avant tout récuser l'idée que la philosophie nous mette dans la position de devoir justifier nos pratiques à l'aune des réquisits qu'elle édicte. Sur ce point, voir C. Diamond, *The Realistic Spirit*, p. 21-22. Voir également, dans ce numéro, l'essai de J. Floyd sur le pluralisme pragmatiste *positif* de Putnam.

56 *RR*, p. 55 et *RHF*, p. 42, 108. Voir également les analyses de G. Ebbs dans *RFR*, chap. 6 et 7.

ou préjugés. En ce sens, qu'une représentation synoptique doive offrir une vue d'ensemble de pratiques, d'aspects et de phénomènes apparentés et, de ce fait, ait à répondre de ces pratiques et phénomènes, cela ne signifie pas qu'elle puisse et doive « s'accorder avec les faits ». Tout d'abord, une représentation synoptique n'est jamais un simple enregistrement de faits mais elle est la construction d'un arrangement qui donne sens et unité à une variété de pratiques, d'aspects et de phénomènes apparentés⁵⁷. Ensuite, une représentation synoptique met en exergue des aspects, pratiques et phénomènes jusque-là négligés et offre une nouvelle manière de voir ou une nouvelle perspective. Elle est une alternative à une image qui formait elle-même une perspective sur ces pratiques et phénomènes, mais qui occultait certains de leurs aspects centraux ; aussi un même ensemble de pratiques et phénomènes est susceptible de plusieurs images ou représentations qui seront synoptiques à raison de la confusion philosophique qu'elles contribuent à dissiper⁵⁸ et pour autant qu'on accorde qu'elles sont, à titre égal, des images *de* ces pratiques et phénomènes. Enfin, une représentation synoptique nous permet de rendre compte de, et de donner sens à, une variété de phénomènes et de pratiques d'un point de vue immanent aux pratiques afférentes : une vue synoptique n'est pas une vue de surplomb⁵⁹.

Il n'existe pas de format prédéterminé de ce qui peut compter comme une représentation synoptique d'un ensemble de pratiques et de phénomènes. On peut néanmoins remarquer le recours, caractéristique du style argumentatif de Putnam, à des descriptions d'exemples paradigmatiques dans l'élaboration d'images synoptiques. G. Ebbs a parfaitement mis en lumière le rôle de la description d'exemples paradigmatiques dans l'argumentation qui mène de la critique de la dichotomie entre énoncés analytiques et énoncés synthétiques du positivisme logique (en particulier de Carnap et Reichenbach) à l'externalisme sémantique⁶⁰. La description par Putnam de l'exemple historique du passage de l'équation pré-relativiste « $e = \frac{1}{2} mv^2$ » à l'équation relativiste

57 RR, p. 109. Voici la caractérisation de la philosophie proposée par Sellars que Putnam reprend à son compte sans en reprendre le sens exact (PAS, p. 44 et NNR, p. 215) : « Le but de la philosophie est de comprendre comment les choses, au sens le plus large possible du terme, s'articulent les unes aux autres [*hang together*], au sens le plus large possible du terme ». Sur cet aspect de la pensée de Sellars, voir M. Girel, « Wilfrid Sellars, philosophe synoptique », in S. Laugier & S. Plaud (éd.), *Lectures de la philosophie analytique*, Paris, Ellipses, 2011, p. 523-545.

58 « Reply to Jean-Pierre Cometti », *Revue internationale de philosophie*, 2001, n°218, p. 457-469, p. 466. En ce sens, une représentation synoptique est « toujours contextuelle ».

59 Sur la dimension à la fois pratique et pragmatique de cet aspect, voir « Reply to Ebbs » p. 351 ; MFR, p. 70 ou « Reply to Lugg », *Cognition*, vol. 3, n°3, p. 295-298 ainsi que les commentaires de G. Ebbs (RFR, chap. 6 et 7), D. Macarthur (« The Many Faces of Objectivity ») et L. Hickey (*Hilary Putnam*, p. 2, 10, 14-15).

60 Sur ce point, voir également l'essai de J.-P. Narboux dans ce numéro ainsi que celui de D. Bonnay.

« $e = mc^2 + \frac{1}{2}mv^2 + \dots$ » a pour objet de rappeler qu'il nous est naturel de considérer que la constante « e » réfère à la même quantité d'énergie cinétique dans les deux équations, contrairement à ce qu'amenait à conclure la dichotomie entre énoncés analytiques et énoncés synthétiques⁶¹. Le concept d'énergie cinétique doit être vu comme un « law-cluster concept », c'est-à-dire, un concept dont l'identité est déterminée par le faisceau de lois scientifiques dans lesquels le terme correspondant (ou la constante) est susceptible de figurer. Putnam remarque que, au contraire des « termes à critère unique » (comme « célibataire »), nous pouvons abandonner certaines de ces lois sans qu'il s'ensuive que l'identité du concept ou la référence du terme aient changé⁶². En tant que partie intégrante de la méthode de description d'exemples paradigmatiques, l'invention de nouveaux concepts (comme ceux de « mots à critère unique [*one-criterion words*] », de « principes cadres [*framework principles*] » ou de « quasi-nécessaire relativement à un schème conceptuel ») participe de l'élaboration d'une nouvelle manière de voir les pratiques correspondantes, restituant à ces pratiques le sens et la naturalité qui étaient les leurs. Cette méthode par descriptions d'exemples paradigmatiques accorde un rôle central à ce que nous pourrions ou devrions trouver naturel de dire en certaines occasions ou à ce que nous dirions dans « des circonstances parfaitement imaginables⁶³ », conférant un rôle de premier plan aux expériences de pensée, si caractéristiques du style argumentatif et de la prose de Putnam. Cet aspect de méthode converge jusqu'à un certain point avec le fait que l'externalisme sémantique compte comme « une clarification de ce que, en un sens, nous savions déjà à propos de la manière dont le langage fonctionne ». Que la tâche de la philosophie soit alors, selon l'expression de J. Wisdom, d'effectuer « le chemin du familier vers le familier », on en trouve en quelque sorte confirmation dans la manière dont Putnam concluait MoM : « ce qui a été mis en exergue dans cet essai, ce ne sont guère plus que des vérités familières

61 Ebbs G., *RFR*, sections 77-78 (et aussi Hickey L., *Hilary Putnam*, p. 10) ; sur ce point, voir notamment « The Analytic and the Synthetic », in *MLR*, p. 45-46.

62 « The Analytic and the Synthetic », in *MLR*, p. 52-53 et Ebbs G., *RFR*, section 78. Sur la notion de « law-cluster concept », voir, dans ce numéro, la section 5 de l'essai de D. Bonnay.

63 *NRN*, p. 208-209; « Reply to Ebbs », p. 349 et J. Floyd, « Putnam's "The Meaning of 'Meaning'" », p. 22. Contre la critique adressée par Hacking de cet aspect de la « méthode de Putnam », (« Natural Kinds, Hidden Structures, and Pragmatic Instincts », in R. E. Auxier & alii (éd.), *The Philosophy of Hilary Putnam*, p. 337-358, p. 345-350), il est crucial de comprendre que, contrairement à ce qu'affirme Hacking, il ne s'agit pas pour Putnam de prédire « "ce qu'on devrait dire" par anticipation des contingences locales » mais d'imaginer ce que nous dirions dans telles circonstances. Sur ce point, voir la notion d'« appel à l'imagination projective » chez S. Cavell et la manière dont il répond, comme par avance, à la critique adressée par Hacking à Putnam, *The Claim of Reason. Wittgenstein, Skepticism, Morality and Tragedy*, Oxford, Oxford University Press, 1979, p. 146-148.

[*home truths*] à propos de la manière dont nous utilisons les mots et de ce que, en réalité, nous savons (ou plutôt du peu que nous savons) lorsque nous les utilisons⁶⁴ ».

I.3. Externalisme sémantique et représentation synoptique : la notion de « forme normale de description de la signification »

Exposée en clôture de MoM, la notion de forme normale de la description de la signification d'un terme conceptuel⁶⁵ doit capturer en leur donnant une représentation non-propositionnelle ces vérités familières touchant la signification et ce que nous en disons. La démarche analytique adoptée dans la majeure partie de l'essai cède alors la place à une démarche synthétique : il s'agit de proposer une manière de reconstruire l'unité de la notion de signification en offrant une vue synoptique de ses différentes composantes sur l'exemple de la signification du terme « eau ». Même si cette reconstruction recouvre des usages et aspects ordinaires de nos manières de parler de signification (ceux négligés par la sémantique traditionnelle), il est crucial de garder à l'esprit le point suivant. Les deux présupposés animant les conceptions traditionnelles de la signification et de la référence identifiés et attaqués par Putnam dans MoM sont les suivants : (I) le principe solipsiste d'après lequel connaître la signification d'un terme, c'est être dans un certain état psychologique dit « étroit », de telle sorte que la conscience ou l'esprit se voit conférer le privilège d'être le lieu, sinon la source, de toute signification ; (II) le principe traditionnel de détermination d'après lequel la signification d'un terme détermine unilatéralement son extension. Or, ces deux principes sont ancrés dans certaines de nos manières ordinaires de parler de signification. De ce fait, aucune représentation synoptique de la signification des termes d'espèces naturelles ne saurait éviter, à certains égards, de comporter « des conséquences contre-intuitives ». Il faut comprendre alors que la valeur d'une représentation synoptique est, pour partie, déterminée par sa capacité à exhiber des aspects que l'image dont elle est une alternative avait rendus méconnaissables.

La forme normale de description de la signification d'un terme conceptuel (par exemple, « eau ») prend la forme d'un « vecteur », représentable sous la forme d'un tableau, dont les composantes sont (1) les marqueurs syntaxiques du terme (terme de masse, concret), (2) les marqueurs sémantiques (espèce naturelle, liquide, etc.), qui constituent une partie du stéréotype associé au terme (*i.e.* de la description standardisée

64 MoM, p. 271.

65 Sur l'extension de la sémantique externaliste des termes d'espèces naturelles aux termes d'artefacts et aux termes de grandeurs physiques, voir la section 4 de l'essai de J.-P. Narboux.

des traits de ce à quoi réfère le terme, considérés comme « typiques » ou « normaux⁶⁶ »), (3) la description des traits additionnels du stéréotype (incolore, insipide, transparent, désaltérant, etc.), (4) l’extension du terme (H₂O)⁶⁷. De même qu’une définition de dictionnaire, la forme normale de description de la signification d’un terme conceptuel contient un mélange d’informations linguistiques et d’informations empiriques⁶⁸. Tandis que les composants (1)-(3) « représentent une hypothèse à propos de la compétence [linguistique] du locuteur individuel », le composant (4) met en exergue la manière dont l’externalisme sémantique rompt avec (II), le principe traditionnel de détermination de l’extension par la signification. Ce principe pose que, étant donné un concept *F* (ou une signification) associé(e) à un terme conceptuel et l’ensemble de ses caractères constitutifs ($\{C_1, \dots, C_n\}$), on doit en droit pouvoir déterminer, dans tous les cas possibles, si quelque chose compte comme un *F* (ou de l’*F*)⁶⁹. Cela signifie donc, dans les termes de Putnam, que

« Selon la conception traditionnelle, la signification de, disons, “citron”, est donnée par la spécification d’une conjonction de *propriétés*. Pour chacune de ces propriétés, l’énoncé “Les citrons ont la propriété *P*” est une vérité analytique ; et si P_1, P_2, \dots, P_n constituent l’ensemble des propriétés de la conjonction, alors “Tout ce qui a toutes les propriétés P_1, \dots, P_n est un citron” est de la même manière une vérité analytique⁷⁰. »

D’après la sémantique traditionnelle, le monde contribue donc seulement à déterminer quelles choses comptent comme des *F* (ou de l’*F*) et quelles choses ne comptent pas comme des *F* (ou de l’*F*). Les conditions (au sens de réquisits) nécessaires et suffisantes

66 Sur la notion de stéréotype, voir *MLR*, p. 149 sq. et 247-257.

67 Putnam précise que la forme normale de description de la signification d’un terme sous la forme d’un « vecteur de signification » (sur le modèle des entrées de dictionnaire) s’applique aux termes conceptuels, mais ne s’applique pas à un terme comme « H₂O » qui n’est pas un terme d’espèce naturelle, mais un « terme à critère unique ». Sur ce point, voir « Reply to Bilgrami », in C. Hill (éd.), *The Philosophy of Hilary Putnam*, p. 386-388 et *MLR*, p. 152. Cependant, même si la signification d’un terme à critère unique peut être donnée et représentée par une définition analytique et même si la notion d’analyticité est donc applicable à des énoncés catégoriques comme « Tous les célibataires sont non-mariés », il n’en reste pas moins que qualifier un énoncé d’analytique n’implique nullement qu’un tel énoncé soit à l’abri d’une révision (sur ce point, « Reply to Charles Travis », R. E. Auxier & alii (éd.), *The Philosophy of Hilary Putnam*, p. 313 and « Replies », in C. Hill (éd.), *The Philosophy of Hilary Putnam*, p. 408).

68 *MLR*, p. 127, 149-150 et 152 ; « Reply to Bilgrami », p. 386-388 et *NRN*, p. 203. L’importance du paradigme du dictionnaire dans MoM est bien entendu à rapporter à la volonté de Putnam de pallier le manque d’intérêt des philosophes et des linguistes pour la signification lexicale (MoM, p. 216). Voir sur ce point J. Floyd, « Putnam’s “The Meaning of ‘Meaning’” », p. 30-35.

69 *MLR*, p. 140-142 et p. 196-197.

70 *MLR*, p. 140.

à l'aune desquelles quelque chose compte comme un F (ou de l' F) sont supposées être intrinsèques à ce concept ou à ce que nous visons par ce concept, c'est-à-dire déterminées indépendamment de facteurs externes à ce concept ou à nos visées. En d'autres termes, ce qui est requis d'une chose pour qu'elle compte comme un F (ou de l' F), cela est déterminé unilatéralement par le concept associé au terme conceptuel, au sens où cela lui est intrinsèque⁷¹. Conjointement au principe solipsiste (I), le principe traditionnel de détermination (II) articule une image traditionnelle de la signification et de la référence dont Putnam s'attache alors à montrer à la fois l'ubiquité et l'incohérence. Tandis que le premier présupposé est typique de l'empirisme et du psychologisme, le second présupposé est typique du rationalisme et du logicisme. Mais alors qu'ils ont traditionnellement été conjugués, ils s'avèrent mutuellement incompatibles. Puisque l'un des deux est faux, ils demandent au minimum une critique au sens kantien, c'est-à-dire une restriction de leurs sphères légitimes d'application⁷². Trois options se présentent alors :

(1) Abandonner (I) et abandonner (II).

(2) Abandonner ((I) et (II)), c'est-à-dire abandonner la conjonction de (I) et de (II), soit (2a) en abandonnant (I) et en admettant que l'état psychologique au sens étroit ne détermine pas l'intension, soit (2b) en abandonnant (II) et en admettant que l'intension ne détermine pas l'extension.

Que Putnam en vienne à opter pour (2a) ne doit pas mener à négliger ou à sous-estimer l'incompatibilité radicale des conclusions de MoM avec le principe traditionnel de détermination⁷³. Identifier la « signification à une paire ordonnée (ou, peut-être, un n -tuplet ordonné) d'entités, dont l'une est l'extension » rend certes « trivialement vrai le fait que la signification détermine l'extension »⁷⁴. Mais cette identification signifie que la forme normale de description de la signification du terme de substance naturelle « eau » proposée à titre d'exemple a pour objet d'illustrer cette idée fondamentale que la signification d'un terme conceptuel « engage-le-monde [*is world-involving*] ». La signification d'un terme conceptuel en détermine l'extension pour autant que l'extension est « une partie de la signification »⁷⁵. Telle qu'exposée dans l'essai de Putnam, l'idée de

71 Dans « Engaging » (in R. E. Auxier & alii (éd.), *The Philosophy of Hilary Putnam*, p. 293-296), C. Travis appelle cette image traditionnelle le « modèle de la constitution » ; voir également « The Face of Perception », in Y. Ben-Menahem (éd.), *Hilary Putnam*, p. 54 et J. Floyd, « Putnam's "The Meaning of 'Meaning'" », p. 34-35.

72 Floyd J., « Putnam's "The Meaning of 'Meaning'" », p. 21.

73 Floyd J., « Putnam's "The Meaning of 'Meaning'" », p. 22-23 et 31-34.

74 MoM, p. 246.

75 MLR, p. 151.

« contribution de l'environnement » et celle de *world-involvingness* ont pour noyau commun l'idée suivante : non seulement le monde (au sens de l'environnement physique et social) contribue à offrir des exemples de choses correspondant aux concepts exprimés par nos termes conceptuels, mais surtout il contribue à déterminer *quand* quelque chose correspond à un concept exprimé par un terme conceptuel⁷⁶. En d'autres termes, le monde contribue à déterminer non seulement les circonstances dans lesquelles quelque chose compte comme un *F* (ou de l'*F*), mais également les réquisits que quelque chose doit satisfaire afin de compter comme un *F* (ou de l'*F*), c'est-à-dire contribue à déterminer ce que c'est pour quelque chose que de compter comme un *F* (ou de l'*F*)⁷⁷. Cette caractérisation de l'une des leçons fondamentales de l'externalisme sémantique rend par ailleurs patent le corollaire suivant : en tant qu'ils engagent-le-monde, un concept et le terme correspondant ainsi que les pensées et assertions dans lesquelles ils figurent ont prise directement sur le monde sans en être, en premier lieu, séparés pour, ensuite, avoir à y être reliés. Dans les termes traditionnels dans lesquels il est généralement posé, le problème de l'applicabilité de nos termes conceptuels ne se pose tout simplement pas⁷⁸.

La forme normale de description de la signification d'un terme d'espèce naturelle exprime, sur un mode non propositionnel, cette idée fondamentale de l'externalisme que la signification d'un terme conceptuel engage-le-monde et la rupture radicale avec le modèle sous-tendant les sémantiques traditionnelles qu'une telle idée signifie. Comme le souligne Putnam, « la philosophie traditionnelle du langage, comme une bonne part de la tradition philosophique, ignore les autres et le monde ». Afin de pouvoir constituer une représentation synoptique, la forme normale de description de la signification des termes d'espèces naturelles doit mettre en exergue de manière adéquate les deux contributions de l'environnement social et de l'environnement naturel. Les composants (1)-(3) « représentent une hypothèse à propos de la compétence [linguistique] du locuteur individuel » relativement à l'usage d'un terme conceptuel. Cette compétence renvoie à la connaissance et à la maîtrise par le locuteur du stéréotype associé audit terme. La notion d'un stéréotype associé à un terme conceptuel *F* est alors conçue en vue de rendre compte des descriptions associées aux *F* (ou à ce qui est de l'*F*) que des

76 Voir les références dans la note de bas de page 71.

77 ⁷² Nous empruntons cette distinction entre deux notions de conditions (« conditions *pour que* [*Bedingungen*] » et « conditions *dans lesquelles* [*Umstände*] ») aux travaux de C. Travis (voir, par exemple, *Les liaisons ordinaires. Wittgenstein sur la pensée et le monde*, Vrin, Paris, 2003).

78 « Reply to Travis », p. 311.

locuteurs d'une communauté linguistique doivent connaître afin que leur usage de ce terme « passe [*pass muster*] » au sein de leur communauté linguistique, c'est-à-dire, afin qu'ils soient considérés comme ayant acquis ce terme et puissent être considérés comme participant à la division du travail linguistique relativement à ce terme, même s'ils ne sont pas des locuteurs « experts »⁷⁹, *i.e.* même s'ils ne maîtrisent aucun critère ou test de reconnaissance. Un stéréotype attaché à un terme conceptuel *F* n'est cependant ni une condition analytiquement nécessaire et suffisante à remplir pour que quelque chose compte comme un *F* (ou de l'*F*) ni une conception discriminante de ce qui compte comme un *F* (ou de l'*F*). Ce n'est pas une condition analytiquement nécessaire et suffisante⁸⁰ pour la raison qu'il n'y a aucune contradiction à ce que quelque chose soit considéré comme un *F* (ou de l'*F*) sans posséder tous les traits du stéréotype : « des tigres à trois jambes et des tigres albinos ne sont pas des entités logiquement contradictoires ». Les stéréotypes n'offrent pas non plus en général de conception discriminante de ce dont ils sont les stéréotypes, mais des manières ordinaires de reconnaître ce dont ils sont des stéréotypes. Parfois même, ils n'offrent pas même de manières ordinaires de reconnaître : le stéréotype associé au terme « orme » (arbre à feuilles caduques) ne permet ni de reconnaître des ormes, ni de les distinguer des hêtres ou des charmes⁸¹.

La forme normale de description de la signification d'un terme conceptuel met en évidence que, si la notion de stéréotype rend compte des obligations linguistiques que, relativement à un terme conceptuel donné, un locuteur (expert comme non-expert) doit remplir pour être dit avoir acquis ce terme, en général cette compétence linguistique socialement normée et les connaissances éventuellement associées ne déterminent pas l'extension du terme, mais peuvent seulement contribuer à en fixer la référence puisque « l'extension de nos termes dépend de la nature réelle [*actual nature*] des choses particulières qui servent de paradigmes et, en général, cette nature réelle [*actual nature*] n'est pas pleinement connue du locuteur ⁸² ». Cela n'implique pas bien entendu que, au contraire des stéréotypes, les critères de reconnaissance maîtrisés par les locuteurs experts relativement à un terme conceptuel déterminé fixeraient à eux seuls la référence dudit terme et qu'à chaque modification radicale des critères de reconnaissance associés à un

79 Sur la division du travail linguistique, voir les essais de J.-P. Narboux et de D. Bonnay ainsi que l'introduction à la traduction de l'essai de J. McDowell.

80 MoM, p. 250-251.

81 *MLR*, p. 149-150 et MoM, p. 226-227. Sur la critique par Putnam du principe de discrimination de G. Evans, voir, dans ce numéro, notre introduction à la traduction de l'essai de J. McDowell.

82 MoM, p. 245.

terme, la référence de ce terme s'en trouverait radicalement changée. En effet, la nature *contribue* à fixer la référence. Mais elle ne la fixe pas à elle seule. La contribution de l'environnement naturel à la fixation de la référence s'entend au moyen de la notion d'ancrage indexical de la référence de nos termes conceptuels; or, cet ancrage indexical est le fait des locuteurs pour la raison notamment qu'il en va d'un accord de ces locuteurs sur des paradigmes par lesquels la référence est indexicalement ancrée. L'idée que « la nature elle-même fixe la référence » d'un terme d'espèce naturelle comme « eau » est donc rendue intelligible par Putnam au moyen de l'affirmation que « l'accord de la communauté sur des paradigmes partagés (dont n'importe lequel pourrait s'avérer "ne pas être réellement de l'eau") fixe la référence⁸³ ». On aurait tort cependant de commettre l'erreur symétrique et inverse consistant à considérer que l'accord seul de la communauté sur des paradigmes partagés fixerait la référence : si la nature contribue à fixer la référence de nos termes, c'est d'une manière telle que n'importe lequel des paradigmes sur lequel on s'accorde est révoicable [*defeasible*]⁸⁴.

On pourrait objecter que l'exemple de forme normale de description de la signification du terme « eau » ne remplit pas le cahier des charges de ce que doit être une représentation synoptique puisqu'aucune articulation des rôles respectifs de l'environnement social et de l'environnement naturel n'y est immédiatement donnée à voir. À cette objection, on peut apporter un premier élément de réponse. Même si Putnam a pu sembler hésiter sur la manière de comprendre leur articulation⁸⁵, la contribution de l'environnement physique à la signification et à la fixation de la référence ne doit pas être conçue indépendamment de la contribution de l'environnement social (comme si la nature fixait à elle seule la référence de nos termes)⁸⁶, de même que la contribution de l'environnement social ne doit pas être

83 « Intellectual Autobiography », p. 77. Voir également MoM, p. 245, 271 ; RTH, p. 25 ; RR, p. 30-36.

84 Sur ce point, voir la section 4 de la contribution de J.-P. Narboux.

85 Cette hésitation apparente a sans doute contribué à la diffusion de deux contresens inverses et complémentaires sur l'externalisme sémantique de Putnam qui consiste, pour l'un, à le réduire à un externalisme « social » (par exemple chez V. Descombes ou L. Hickey) d'après lequel les facteurs « externes » contribuant à la signification tiennent tout entier dans la contribution de l'environnement social, pour l'autre, à le réduire à un externalisme « physique » d'après lequel la nature seule détermine ce que nous signifions par nos termes d'espèces naturelles (par exemple chez A. Bilgrami ; voir « Reply to Bilgrami », p. 389).

86 Cela ne revient cependant pas à faire de la contribution de l'environnement social une médiation au sens descriptiviste ainsi que le fait J. Liu (« Physical Externalism and Social Externalism: Are They Really Compatible ? », *Journal of Philosophical Research*, vol. 27, 2002, p. 381-404), qui, de surcroît, creuse artificiellement un fossé entre la contribution de l'environnement social et la contribution de l'environnement naturel, jusqu'à croire pouvoir montrer que, dans les versions de Putnam et Burge, externalisme « social » et externalisme « physique » sont incompatibles. Par ailleurs, G. Ebbs a pu montré

conçue indépendamment de la contribution de l'environnement physique (comme si l'accord sur les paradigmes partagés n'était redevable de rien). En d'autres termes, à une conception factorielle ou composite de l'externalisme sémantique qui prétendrait isoler les contributions respectives de l'environnement social et de l'environnement naturel comme des facteurs séparés et individuables indépendamment l'un de l'autre, il faut préférer une conception anti-factorielle. À titre de second élément de réponse, il faut rappeler que l'invention d'une représentation synoptique de la signification des termes conceptuels qui soit à la mesure des conclusions de MoM est une pièce essentielle d'une tentative de relever un des défis quiniens. Putnam veut en effet montrer que le « pessimisme de Quine »⁸⁷ en matière de signification est en partie infondé puisque « dire qu'une définition analytique est un mode de représentation trop simple, ce n'est pas dire qu'aucune représentation n'est possible⁸⁸ ». La notion de forme normale de description de la signification supplante le principe des « définitions analytiques » de la sémantique traditionnelle comme représentation de la signification des termes conceptuels en même temps qu'elle apporte une réponse à la question « la sémantique [des termes conceptuels] est-elle possible ? » en offrant une représentation synoptique de la signification de cette classe de termes qui exhibe adéquatement les « faits centraux [core facts] »⁸⁹ à propos de la signification desdits termes. Or, cette représentation synoptique compte d'autant plus comme une alternative aux définitions analytiques standards qu'elle est mise en contraste avec les deux principes gouvernant les conceptions traditionnelles de la signification. Si l'on se rappelle qu'une représentation synoptique est un arrangement déterminé destiné à mettre en relief certains aspects jusque-là négligés des pratiques et phénomènes représentés et dont l'adéquation se mesure à l'aune des confusions et simplifications qu'une telle représentation contribue à lever, alors on comprendra qu'il fait partie de la représentation synoptique de la

l'importance de la section 7 « Other Senses » de MoM contre, à la fois, une interprétation métaphysique de la notion de « contribution de l'environnement » et une interprétation factorielle de l'externalisme sémantique (voir *RFR*, chapitre 7, sections 93-101). Sur l'importance de la section « Other Senses » pour une compréhension adéquate de l'externalisme sémantique de Putnam, voir également Gross S., « Putnam, Context, and Ontology » (*Canadian Journal of Philosophy*, vol. 34, n°34, 2004, p. 507-554, note 26, p. 520) ; Récanati F., « Meaning and Ostension : From Putnam's Semantics to Contextualism » (in Marchesan E. & Zaperro D. (éd.), *Context, Truth and Objectivity. Essays on Radical Contextualism*, New York, Routledge, 2018, p. 88-100), et l'introduction par Putnam de *Twin-Earth Chronicles: Twenty Years of Reflection on Hilary Putnam's "The Meaning of Meaning"*, Goldberg S. & Pessin A. (éd.), Armonk, NY, M E. Sharpe, 1996, p. xv-xxii, p. xxi.

87 *MLR*, p. 146.

88 *MLR*, p. 144.

89 Sur la notion de « core facts », voir « Is Semantics is Possible ? », in *MLR*, p. 148-152.

signification des termes conceptuels inventée par Putnam qu'elle restreigne les dimensions du phénomène représenté (à savoir la signification) pour n'en exhiber que certaines.

Il n'en reste pas moins qu'on pourrait considérer que l'exemple de représentation synoptique de la signification qu'offre Putnam est l'expression d'un point de vue scientifique auquel serait ordonné son externalisme sémantique. L'idée de contribution de l'environnement telle qu'elle est représentée par la forme normale de description n'est-elle pas en effet adossée au préjugé d'après lequel si la nature contribue à fixer la référence du terme de substance naturelle « eau » (*i.e.* H₂O) et à en déterminer la signification, « l'accord de la communauté sur les paradigmes partagés » en fixant la référence est le fait d'une communauté en particulier, à savoir la communauté scientifique ? La signification du terme « eau », représentée par sa forme normale de description, serait alors telle que l'unique emploi correct de ce terme serait de référer à de l'H₂O, conformément à l'énoncé d'identité théorique nécessaire *a posteriori* « L'eau est de l'H₂O »⁹⁰.

La réponse qu'apporte Putnam à cette objection se trouve pour l'essentiel dans la distinction entre « signification [*meaning*] » et « sens [*sense*] » qu'il trace dans la section « Other Senses » de MoM. Avant d'en venir à cette distinction et afin d'en prendre la pleine mesure, revenons sur la manière, conforme à son externalisme, dont Putnam comprend les capacités conceptuelles en jeu dans l'usage d'un terme conceptuel.

Connaître la signification d'un mot (*a fortiori* d'un terme conceptuel) n'est pas, aux yeux de Putnam, principalement de l'ordre d'une connaissance propositionnelle (d'un *knowing that*), mais de l'ordre d'un savoir-faire (d'un *knowing how*) irréductible à tout savoir propositionnel⁹¹. Connaître la signification d'un terme conceptuel « eau » revient à avoir acquis un ensemble d'aptitudes pratiques engageant-le-monde qui, pour un individu situé dans l'environnement approprié⁹², consiste à faire usage de ce mot à bon escient. Ce savoir-faire est appris des autres par diverses sortes d'exercices⁹³. Les aptitudes d'un locuteur relativement à l'usage d'un terme conceptuel ainsi acquises sont

90 Sur cette objection, voir G. Ebbs, *RFR*, p. 204.

91 *RTH*, p. 21 et 202 ; « Reply to Bilgrami », p. 388-389 ; *RR*, p. 32 ; « Reply to Michael Dummett », in R. E. Auxier & alii (éd.), *The Philosophy of Hilary Putnam*, p. 441.

92 MoM, p. 247. Sur la notion d'aptitudes engageant-le-monde, voir, dans ce numéro, l'introduction à la traduction de l'essai de J. McDowell.

93 Sur l'importance de la distinction, complémentaire à celle entre *knowing that* et *knowing how*, entre apprendre *que* et apprendre *à*, voir Wittgenstein L., *On Certainty*, Anscombe G. E. M & von Wright G. H (éd.), Paul D. & Anscombe G. E. M (trad.), Oxford, Blackwell, 1969, § 476 et Ryle G., *Collected Papers*, vol. 2, Tanney J. (éd.), Londres, Routledge, 2009, p. 233.

susceptibles d'être continuellement corrigées et ajustées à la lumière de connaissances nouvellement acquises, de commentaires et de recommandations provenant, entre autres, des locuteurs experts ou non-experts de sa communauté linguistique d'appartenance ainsi qu'à la lumière des usages du terme conceptuel dans des circonstances inédites. Cela implique alors, aux yeux de Putnam, qu'il n'y a aucun ensemble unique d'aptitudes ou de compétences que tout locuteur doit posséder pour être dit compétent dans l'usage d'un terme conceptuel comme si en connaître la signification consistait à connaître la règle qui en détermine les applications et usages corrects⁹⁴. *A fortiori*, les aptitudes qu'exemplifient les pratiques d'un locuteur compétent relativement à un terme conceptuel ne peuvent être circonscrites et enrégimentées, que ce soit sous un format propositionnel (par exemple, celui d'une « théorie de la signification » au sens de Dummett et Davidson) ou sous un format non-propositionnel (par exemple sous la forme discursive d'une entrée de dictionnaire ou d'une liste de règles, ou sous la forme non discursive d'un diagramme, d'un tableau ou d'un algorithme).

Connaître les composants qui contribuent à individuer la signification d'un terme conceptuel tels qu'ils sont représentés par la forme normale de description n'est du reste ni nécessaire ni suffisant afin d'être tenu pour ayant acquis ce terme. Ce n'est pas nécessaire car il n'est pas requis d'un locuteur qu'il connaisse par lui-même l'extension d'un terme conceptuel pour qu'il puisse être considéré comme ayant acquis ce terme et comme faisant un usage référentiel de ce terme. En quelque sorte, c'est, nous l'avons vu, tout le sens de l'externalisme sémantique⁹⁵. Il est seulement requis que ses usages dudit terme « passe » au sein de sa communauté linguistique et qu'il soit situé et engagé de manière adéquate dans l'environnement naturel et social approprié. Ce n'est pas non plus suffisant puisque, telle qu'elle est représentée par sa forme normale de description, la signification lexicale du terme conceptuel « eau » ne détermine pas ce qui est dit par l'emploi de ce terme dans une phrase en une occasion donnée.

Dans le sillage de Cavell, Putnam fait ainsi valoir que ce qui peut être dit en utilisant un terme conceptuel en une occasion donnée dépend de notre aptitude à comprendre combien, et dans quelle mesure, il est raisonnable et naturel, étant donné sa signification et l'histoire de son usage dans notre communauté linguistique, d'utiliser ce mot non seulement dans des circonstances « normales », mais surtout dans des circonstances

94 TC, p. 123-125.

95 MLR, p. 274-275 et 278.

nouvelles et, en certain sens, inanticipables⁹⁶. Putnam a en effet été amené à reformuler certains aspects centraux de son externalisme dans les termes de la notion cavellienne de projection. Ce qu'il en retient, c'est pour l'essentiel la « dimension non-réglée [*non-rule-like dimension*] »⁹⁷ des concepts et de leur applicabilité. Or, par d'autres voies, il est parvenu à la même conclusion. En effet, il est certes requis de quiconque est dit avoir acquis un terme conceptuel comme « merle » qu'il maîtrise les stéréotypes associés au dit terme. Les traits centraux du stéréotype associé à ce terme constituent à cet égard des « critères », *i.e.* des « traits qui, dans des situations normales, constituent des manières de reconnaître si quelque chose appartient à l'espèce ou, du moins, des conditions nécessaires pour l'appartenance à l'espèce⁹⁸ ». Cependant, tout comme les critères non-stéréotypiques, ces critères stéréotypiques ne forment ni des conditions analytiquement nécessaires et suffisantes, ni des règles qui déterminent à l'avance et dans tous les cas ce qui comptera comme quelque chose dont est vrai le terme conceptuel en question, qui donc déterminent la correction ou l'incorrection de ce l'on dit en toute occasion par l'emploi du terme « merle » :

« Si je ne connais pas le critère pour que quelque chose soit un merle, alors je suis totalement incapable de parler de merles. Mais si je le connais, je peux encore appeler “merle” quelque chose qui ne satisfait pas le critère (par exemple, qui n'est pas noir). Je dois alors être capable d'expliquer pourquoi j'agis ainsi. Néanmoins, que mon explication soit acceptable, cela ne sera pas déterminé par le critère ; en dernière instance, cela dépendra de ce que Cavell appelle « la naturalité de la projection » et du succès de notre entente à l'unisson [*on the fate of our attunement with one another*]⁹⁹. »

En écho à la lecture de Wittgenstein par Cavell, Putnam s'inscrit en faux contre la tendance à considérer que nos usages de termes conceptuels seraient sinon gouvernés, du moins justifiés par des « règles », et que ces mêmes règles étaieraient les verdicts de correction et d'incorrection qui s'appliqueraient à de tels usages¹⁰⁰. Il faut d'ailleurs

96 TC, p. 125 et 89 ; voir également WL, p. 257 et « Rules, Attunement and “Applying Words to the World”: the Struggle to Understand Wittgenstein's Vision of Language », in PAS, p. 404-420.

97 L'expression est employée par C. Travis (« That Object of Obscure Desire », in *Perception. Essays after Frege*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 364-390) à la suite de T. Clarke (*The Nature of Traditional Epistemology*, Harvard University, 1962, thèse inédite, p. 179-185, 229-230 et 240-248). Pour des remarques sur la projection chez Goodman, Cavell et Putnam, voir la section 9 de l'essai de Q. Kammer.

98 MoM, p. 230.

99 « Reply to Jean-Pierre Cometti », p. 465.

100 À ce titre, il ne faut pas se méprendre sur l'emploi par Putnam de la distinction entre *knowing how* et *knowing that*, et la référence à la thématique par Ryle du primat logique et épistémologique du *knowing*

rappeler que la critique de l'idée d'après laquelle « la signification [d'un terme conceptuel] était supposée être donnée par des "règles sémantiques" » qui seraient, à titre d'objets de connaissance, « internalisées » par chaque locuteur compétent et détermineraient l'extension de ce terme, constitua l'une des voies qui conduisit à la thèse externaliste d'après laquelle « les significations ne sont pas dans la tête »¹⁰¹.

Putnam a souvent exprimé son adhésion à la « thèse Austin-Travis » d'après laquelle « connaître la signification d'un mot ne signifie généralement pas la même chose que connaître le contenu évaluable en termes de vérité et de fausseté d'une phrase particulière contenant ce terme [*en ce sens que*] connaître ce contenu, c'est (en un sens de "sens"), connaître le *sens* que le mot a en une occasion particulière »¹⁰². Cette thèse a ceci de commun avec le concept cavellien de projection qu'il s'agit dans les deux cas de mettre en évidence la dimension non-réglée de nos concepts¹⁰³. De la même manière, nous l'avons vu, l'externalisme sémantique a pour corollaire le rejet de l'idée qu'« un concept [est] gouverné par des règles fixes données desquelles toutes ses applications découlent¹⁰⁴ ». Comme le souligne Travis, la parenté entre l'externalisme sémantique et l'idée de sensibilité à l'occasion renvoie aux raisons alimentant un tel rejet. L'externalisme sémantique et la « thèse Austin-Travis » « représentent les faces d'un

how sur le *knowing that* (aperçu que Putnam attribue également à la tradition pragmatiste dans « On Content and Context. Context-Sensitivity and Some of its Critics », in *The Philosophy of Charles Travis: Language, Thought, and Perception*, éd. J. Collins & T. Dobler, Oxford, Oxford University Press, 2018, p. 25-36, p. 35 ; voir par exemple, Dewey J., *Human Nature and Conduct: An Introduction to Social Psychology*, New York, NY, The Modern Library, 1922/1930, p. 177-178). Il rejette en effet l'idée de Ryle selon laquelle « lorsqu'une personne sait faire des choses d'une certaine sorte (par exemple, cuisiner des omelettes, concevoir des robes ou persuader des jurés), sa performance est, en quelque sorte, gouvernée par des principes, des règles, des canons, des standards ou des critères » (G. Ryle, *Collected Papers*, vol. 2, p. 228 ; *The Concept of Mind*, Tanney J. (éd.), Londres, Routledge, 2009, p. 28-30 et 34). La critique par Ryle de l'épistémologie traditionnelle s'articule en partie autour des principes suivants : (1) « connaître une règle est un savoir-faire [*knowing a rule is knowing how*] » (*Collected Papers*, vol. 2 p. 227) ; (2) les performances sont logiquement et épistémologiquement premières par rapport aux règles et à leur reconnaissance (*Collected Papers*, vol. 2, p. 229 et *The Concept of Mind*, p. 16) ; (3) « observer des règles et employer des critères, cela ressemble à l'emploi de lunettes » en ce que « nous regardons au travers, mais nous les regardons pas » (*Collected Papers*, vol. 2, p. 229). Il n'en reste pas moins que, selon Ryle, dès qu'il y a une performance, une règle correspondante doit, d'une manière ou d'une autre, pouvoir être formulée. Or, Putnam remarquerait qu'il ne suffit pas de critiquer le préjugé de la priorité logique de la règle sur la performance, l'exercice ou l'exemple en mettant au jour la priorité du *knowing how* sur le *knowing that* ; encore faut-il critiquer l'idée que toute performance, exercice ou exemple engage (voire exige), d'une manière ou d'une autre, l'« observance » d'une règle. L'une des origines modernes de cette idée se trouve sans doute dans le primat accordé par Kant à la règle sur l'exemple. Quoique Ryle critique ce primat, il concède sans doute encore trop à l'intellectualisme qui lui est sous-jacent et dont il a tenté de se défaire.

101 « Intellectual Autobiography », p. 76 et *NRN*, p. 202-206.

102 « Reply to John Haldane », in R. E. Auxier & alii (éd.), *The Philosophy of Hilary Putnam*, 2015, p. 704.

103 *TC*, p. 87, 89, 124-125 ; *PAS*, p. 417.

104 C. Travis, « Reply to Putnam », *The Philosophy of Charles Travis: Language, Thought, and Perception*, p. 277.

même phénomène sous-jacent »¹⁰⁵ en ce que le monde ou l'environnement social et naturel y joue dans les deux cas un rôle ignoré par les conceptions traditionnelles de la philosophie : d'après ce que nous pourrions appeler la thèse « Austin-Travis-Putnam », l'environnement naturel et social contribue à fixer les réquisits que quelque chose doit satisfaire afin de compter comme un *F* (ou de l'*F*) en conjonction avec les circonstances dans lesquelles il est fait usage du terme conceptuel correspondant et les sensibilités et intérêts qui y sont à l'œuvre¹⁰⁶. Si donc Putnam a pu faire siennes certaines des réflexions de Cavell et de Travis, c'est précisément parce qu'il y voyait une mise en évidence du caractère central de cette dimension non-réglée des concepts et de leur application occultée par le principe traditionnel de détermination.

Puisque l'externalisme sémantique et la « thèse Austin-Travis » sont deux faces d'un même phénomène alors, contrairement à ce qui a parfois été avancé, ils ne sont donc nullement incompatibles. Ils l'auraient sans doute été si Putnam avait avancé que « le seul usage du terme "eau", en français, est de référer à de l'H₂O »¹⁰⁷. Au contraire, la « thèse Austin-Travis » se trouve partiellement préfigurée par la distinction entre « sens [*sense*] » et « signification [*meaning*] » élaborée dans la section « Other senses » de MoM. Putnam y considère que ce qu'on entend par « eau » et, de là, ce qui compte comme de l'eau, variera selon le contexte et les intérêts et sensibilités qui y sont en jeu : « dans un contexte, "eau" peut signifier l'eau chimiquement pure tandis que, dans un autre, il peut signifier la substance du lac Michigan »¹⁰⁸. En effet, « être de l'eau, c'est entretenir la relation même_L avec certaines choses. Mais quelle est cette relation même_L? *X* entretient la relation même_L avec *y* lorsque (1) *x* et *y* sont tous deux des liquides, et (2) *x* et *y* partagent d'importantes propriétés physiques¹⁰⁹ ». Or, ce qui compte comme des propriétés importantes variera selon les contextes et les intérêts et sensibilités qui y sont engagées. Ainsi, « en plus du sens dans lequel nous pouvons dire que la science a découvert que l'eau est "réellement" de l'H₂O, il y a d'"autres sens" »¹¹⁰. Le terme « eau »

105 Travis C., « Reply to Putnam », p. 277.

106 Outre les passages mentionnés plus haut, voir PAS, p. 69, C. Travis, *Objectivity and the Parochial*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 139 et « Reply to Putnam », p. 277.

107 Putnam, « On Context and Content », p. 25. Pour des analyses de la section « Other Senses » dont les conclusions convergent partiellement avec les nôtres, voir G. Ebbs, *RFR*, § 97 et F. Récanati, « Meaning and Ostension: From Putnam's Semantics to Contextualism », section II.

108 MoM, p. 239.

109 MoM, p. 238-239

110 Putnam H., « Travis on Meaning, Thought and the Ways the World Is. Review of *Unshadowed Thought* by Charles Travis », in *The Philosophical Quarterly*, vol. 52, n°206, 2002, p. 96-106, p. 104.

possède différent sens, « peut-être même un “*continuum*” de sens différents »¹¹¹. La notion de « sens » d’un terme conceptuel renvoie à la compréhension que ce terme admet dans une circonstance donnée¹¹² de sorte qu’à différents sens et compréhensions d’un terme conceptuel correspondent différentes conditions de vérités des assertions dans lesquels figurent ce terme et différentes extensions de ce terme. Quoique différents, les sens d’un terme conceptuel et les conditions de vérité des assertions dans lesquelles il figure sont « reliés » et apparentés. C’est ainsi que « nous ne considérons pas et ne devrions pas considérer que les critères des scientifiques gouvernent un mot qui a des conditions d’application différentes du mot “ordinaire” “eau” en ce sens qu’ils auraient des conditions d’application qui seraient sans relation (ou seulement faiblement reliées) »¹¹³. Comme Putnam a été amené à le reconnaître, s’il avait été davantage explicite quant au fait que « “eau” a une signification en français décrite par la “forme normale de représentation de la signification d’un terme d’espèce naturelle” et que cette signification admet elle-même différentes compréhensions dans différents contextes », sans doute l’objection de scientisme ne lui aurait-elle pas été adressée¹¹⁴.

La relation entre sens et signification peut alors être expliquée comme suit. La signification [*meaning*] d’une phrase ne détermine pas son « sens [*sense*] », *i.e.* ce qui est dit par l’usage d’une phrase pour effectuer une assertion en une occasion et les conditions de vérité de cette assertion. De même, la signification d’un terme conceptuel comme « chaise » ne détermine ni l’extension de ce terme à l’occasion de son emploi ni les conditions de vérité d’une phrase dans laquelle il figure, utilisée pour effectuer une assertion en une occasion donnée. Il ne faut pas dire que la signification d’une phrase ou d’un mot est dépendante des circonstances d’usage de cette phrase ou de ce mot, sous peine d’écraser la sensibilité à l’occasion des conditions de vérité d’une phrase ou de l’extension d’un terme conceptuel sur le phénomène de l’ambiguïté¹¹⁵, mais que les conditions de vérité d’une phrase et l’extension d’un terme conceptuel sont tributaires des circonstances dans lesquelles il en est fait usage ainsi que des intérêts et sensibilités qui y sont engagés. Strictement inéliminables et gages d’objectivité, ces intérêts et sensibilités contribuent à la détermination des circonstances dans lesquelles un terme

111 Putnam H., « On Content and Context », p. 25.

112 MoM, p. 216; « Travis on Meaning, Thought and the Ways the World Is », p. 104 et « On Content and Context », p. 25-26.

113 *RHF*, p. 282.

114 « On Content and Context », p. 25.

115 Sur ce point, voir *TC*, p. 87; « Travis on Meaning, Thought and the Ways the World Is », p. 104 et *PAS*, p. 495-496.

conceptuel et le concept qu'il exprime sont applicables, et du sens qu'ils peuvent admettre¹¹⁶.

II.

Pour qui s'inquiète du manque d'unité de la philosophie de Putnam, rien de ce qui précède ne suffira à dissiper l'inquiétude. Même si on décèle une unité d'esprit et méthode, celle-ci semble insuffisante à déterminer, ou à rendre compte par elle-même de, l'unité ou la trame de la pensée de Putnam. Le problème peut paraître d'autant plus pressant que la diversité des champs philosophiques auxquels Putnam a contribué, souvent de manière décisive, est tout bonnement extraordinaire¹¹⁷. Or, si l'unité d'esprit et de méthode décelée ne semble pas suffire à répondre à ce problème apparent, l'externalisme sémantique ne semble pas non plus pouvoir offrir de solution : entendu comme une image alternative de la signification et de la référence, l'externalisme sémantique ne paraît pas pouvoir être compris de manière si large qu'il puisse expliquer ou ordonner la diversité des contributions philosophiques de Putnam. Pourtant, force est de constater que si sa pensée n'a ni l'unité d'un ensemble articulé de théories, ni l'unité d'un système, elle ne se réduit pas pour autant à un ensemble fragmenté de positions disjointes sur des problèmes distincts. Deux moments scanderont notre justification de cette assertion. Tout d'abord, nous examinerons successivement trois éléments qui contribuent à souligner l'unité de la pensée de Putnam : l'importance du

116 En toute rigueur, il faudrait distinguer deux choses : (1) une condition nécessaire et suffisante de l'applicabilité d'un terme conceptuel est que son application soit sensible à son occasion d'usage ; (2) une condition nécessaire et suffisante de l'applicabilité d'un terme conceptuel est que son application soit informée par ce que Travis appelle le « paroissial [*parochial*] » (voir *Objectivity and the Parochial*, p. 109, 191 et 203 ainsi que l'essai « Mind Dependence », *Revue Internationale de Philosophie*, 4, 2001, p. 503-524 dans lequel il considère le « paroissial » comme une idée fondamentale de Putnam, qui constituait le cœur du réalisme interne et, en tant que tel, survit à son abandon).

117 Cf. West C., « Hilary Putnam and the Third Enlightenment », in R. E. Auxier & alii (éd.), *The Philosophy of Hilary Putnam*, 2015, p. 757-768, p. 757-758 et Nussbaum M., « Hilary Putnam (1926-2016) », *Huffpost*, 14 mars 2016 modifié le 17 mars 2017 ; https://www.huffpost.com/entry/hilary-putnam-1926-2016_b_9457774?guccounter=1. Il faudrait mentionner également les contributions en logique et en mathématiques, notamment sa contribution décisive à la résolution du 10^e problème d'Hilbert : étant donnée une équation diophantienne avec un nombre quelconque d'inconnues et à coefficients numériques entiers rationnels, il s'agit de trouver une méthode par laquelle il puisse être déterminé en un nombre fini d'opérations (*i.e.* un algorithme) si l'équation est résoluble en nombres entiers rationnels (une équation diophantienne est une équation de la forme $P(x_1, \dots, x_n, y_1, \dots, y_m) = 0$ où P est un polynôme à coefficients entiers, négatifs ou positifs). Le 10^e problème de Hilbert est donc un problème de décision : on demande de trouver une méthode de décision pour une équation diophantienne arbitraire. Il reçoit une « solution négative » : il n'existe pas de procédure de décision (*i.e.* d'algorithme) afin de déterminer si une équation diophantienne arbitraire a une solution en entiers rationnels ou non. Pour un exposé de la contribution de Putnam à la résolution de ce problème, voir « Intellectual Autobiography », p. 28-30.

pragmatisme dans sa pensée (II.1) ; l'absence d'indépendance logique de problèmes, thèmes ou thèses relevant de champs philosophiques apparemment distincts (II.2) ; l'unité que forment les différents champs philosophiques (II.3). Nous reviendrons ensuite sur la signification et la portée de l'externalisme de Putnam (II.4) et soutiendrons qu'il constitue le fil conducteur et la trame dynamique de la pensée de Putnam pourvu qu'on ne le conçoive pas comme restreint à la sphère du langage, *i.e.* de la signification et de la référence.

II.1. L'importance du pragmatisme dans la pensée de Putnam

Sous l'influence de Ruth Anna Putnam, Putnam a progressivement articulé sa critique de toute forme de non-cognitivism et de la dichotomie entre faits (ou « jugements de faits ») et valeurs (ou « jugements de valeurs ») à la mise en exergue de quatre aperçus fondamentaux que, dans l'essai « Pragmatism and the Moral Objectivity », il présente comme formant l'essentiel du legs du pragmatisme :

« (1) L'anti-scepticisme : les pragmatistes soutiennent que le doute requiert une justification tout autant que la croyance (rappelez-vous la fameuse distinction de Peirce entre doute « réel » et doute « philosophique ») ;

(2) Le faillibilisme : les pragmatistes soutiennent qu'il ne saurait y avoir aucune garantie métaphysique que telle ou telle croyance ne demandera jamais aucune révision (qu'on puisse être à la fois faillibiliste et anti-sceptique est peut-être l'aperçu fondamental du pragmatisme américain) ;

(3) La thèse d'après laquelle il n'y a pas de dichotomie fondamentale entre « faits » et « valeurs », et

(4) La thèse d'après laquelle la pratique est, en un sens, première en philosophie¹¹⁸. »

Ces quatre thèses constituent autant de pierres angulaires de la pensée de Putnam. Pour comprendre comment (1) et (2) s'articulent, arrêtons-nous tout d'abord sur (2). Il s'agit de l'énoncé d'un « faillibilisme négatif » et du rejet corollaire de toute conception traditionnelle de l'*a priori* et des vérités nécessaires¹¹⁹. On peut en donner la

118 WL, p. 152 ; *Pragmatism. An Open Question*, p. 20-21, et *Ethics without Ontology (EO)*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2004, p. 99. D'après Putnam lui-même, l'essai « Pragmatism and Moral Objectivity » contient le « cœur de son interprétation » du pragmatisme (« Intellectual Autobiography », p. 93). Voir également les contributions de J. Floyd et Q. Kammer.

119 On trouve dans « Reply to Gary Ebbs » (in R. E. Auxier & alii (éd.), *The Philosophy of Hilary Putnam*, p. 412-

caractérisation suivante : il n'est pas d'énoncés dont on ne puisse pas dire qu'ils ne peuvent pas être révisés. Un premier aspect de ce faillibilisme négatif renvoie au problème de la révision des lois logiques. Restituant le passage de « Two Dogmas of Empiricism » dans lequel figure le fameux slogan « No statement is immune to revision », Putnam affirme la chose suivante :

« Je croyais et je crois toujours que Quine a raison sur ce point. Cela ne signifie pas que je crois que nous pouvons décrire des circonstances dans lesquelles la loi du tiers-exclu devrait être abandonnée [...] ou des circonstances dans lesquelles la loi distributive du calcul propositionnel $p \wedge (q \vee r) \leftrightarrow (p \wedge q) \vee (p \wedge r)$ (qui est rejetée dans la logique de von Neumann) devrait être abandonnée. De telles circonstances n'existent peut-être pas, mais ce n'est rien dont nous ne pouvons jamais être certains. Je suis d'accord avec Quine pour considérer que l'idée d'une garantie métaphysique qu'une partie quelconque de notre "connaissance" présumée ne s'avérera jamais fautive, peut-être d'une manière que nous ne pouvons à présent pas même concevoir, est une idée fallacieuse, même si, pendant des milliers d'années, des philosophes ont cherché une telle garantie, une ligne de démarcation infaillible entre ce qui est réellement certain et ce qui pourrait s'avérer demander d'être révisé. La "preuve de la validité objective de nos catégories" dont Kant pensa qu'il avait réussi à la trouver était supposée être une telle garantie, mais aucune preuve de cette sorte ne peut être obtenue – aucune preuve de la sûreté d'une partie quelconque de notre connaissance dont les prémisses ne pourraient pas elles-mêmes s'avérer demander d'être révisées¹²⁰. »

Un second aspect de ce « faillibilisme » est contenu dans l'esquisse de la logique de la fixation de la référence des termes d'espèce naturelle proposée par Putnam dans MoM. Cette esquisse constitue la première articulation, dans MoM, de la notion de contribution de l'environnement et la première mention de la clause de révocabilité à laquelle est suspendu l'ancrage indexical de la référence¹²¹. Putnam y considère qu'une définition

418) des précisions et formulations précieuses. Sur cet aspect central de la pensée de Putnam, voir l'essai de J.-P. Narboux.

120 « The Curious Story of Quantum Logic », in *PAS*, p. 173-174. Voir également Putnam, « Reply to James Conant », p. 375-376 ; « Reply to Mühlhölzer » et « Reply to Charles Travis » in R. E. Auxier & alii (éd.), *The Philosophy of Hilary Putnam*, respectivement p. 214 et p. 311 ; « Intellectual Autobiography », p. 71.

121 Cf. MoM, p. 225. Sur la relation étroite entre ces deux exemples de faillibilisme négatif, voir l'essai de J.-P. Narboux et également l'essai de D. Bonnay (notamment la section VIII).

ostensive comme « Ceci est de l'eau / Ceci est appelé "eau" » transmet une condition nécessaire et suffisante « révocable [*defeasible*] » dans la mesure où elle repose sur une présupposition empirique d'après laquelle le corps liquide pointé du doigt entretient une relation d'identité avec la plupart de ce que les locuteurs de ma communauté linguistique (moi y compris) ont appelé « eau ». Cette définition n'est aucunement « inconditionnelle » en ce que l'intention qui l'anime présuppose que l'échantillon pointé puisse se trouver ne pas être de l'eau à la lumière de verdicts théoriques rétrospectifs ultérieurs auxquels on s'en remettra alors. De ce fait, cette définition ne peut être tenue comme donnant la signification du terme « eau ». Il est faux, en effet, que le terme « eau » réfère à la substance correspondant à l'échantillon pointé, quoi qu'elle puisse se trouver être, comme si « eau » était synonyme de « la substance correspondant à l'échantillon pointé ». Plus généralement, que ce par quoi la référence d'un terme d'espèce naturelle est fixée soit une définition ostensive, une définition opérationnelle, une description définie ou quoi que ce soit d'autre, « l'intention n'est jamais de "rendre le nom *synonyme* à [l'expédient utilisé]". Bien plutôt, "nous employons le nom *rigidement*" pour référer à toutes les choses qui partagent la nature que les choses [correspondant à l'expédient utilisé] possèdent normalement ». La révocabilité d'une définition ostensive par laquelle on ancre indexicalement la référence d'un terme d'espèce naturelle dans le monde a partie liée avec la possibilité d'erreurs qu'on peut ne pas être à même de détecter au moment où on les fait, c'est-à-dire la possibilité que la présupposition empirique sur laquelle repose la définition ostensive soit fautive :

« Le point central est que la relation même_L est une relation *théorique* : déterminer que quelque chose est ou n'est pas le même liquide que ceci peut demander une quantité indéterminée de recherches scientifiques. Qui plus est, même si une réponse "définitive" a été obtenue, soit grâce à des recherches scientifiques, soit grâce à l'application d'un test relevant du sens commun, la réponse est *révocable* : de futures recherches pourront renverser jusqu'à l'exemple le plus certain¹²². »

L'articulation du faillibilisme négatif (1) et de l'anti-scepticisme (2) peut alors être explicitée de la sorte : qu'on ne dispose pas de « garantie métaphysique » que certains de nos énoncés et de nos prétentions épistémiques ne s'avéreront jamais faux n'implique aucunement que tout doute « philosophique » à l'endroit de l'un de ces énoncés ou de

122 MoM, p. 225 et « Autobiography », p. 77-78. Les formulations de Putnam dans MoM devraient sans doute être paraphrasées de sorte à ne pas paraître relever d'un faillibilisme « positif ». Sur ce point, voir le commentaire, dans l'article de J.-P. Narboux, de l'essai de Putnam « Rethinking Mathematical Necessity ».

l'une de ces prétentions soit un doute réel ou pertinent, ou que la négation de l'un de ces énoncés ou de l'une de ces prétentions soit une négation pertinente et douée de sens [sense]. Pour qu'un tel doute soit pertinent, pour donner sens [sense] à un doute à l'endroit de l'une de nos prétentions épistémiques ou de l'un de nos énoncés, on doit être à même de spécifier une manière particulière dont, ou de décrire des circonstances dans lesquelles, cette prétention épistémique ou cet énoncé pourraient s'avérer faux, et des raisons contextuellement pertinentes de douter. Ne pas être à même de spécifier une telle manière et de telles raisons, c'est échouer à donner sens à sa requête de justification. Le corollaire de cet argumentaire est que ce faillibilisme négatif est incompatible avec toute conception qui oblitérerait la distinction, sensible au contexte, entre doutes concevables et doutes réels et concevrait la faillibilité humaine sur le modèle monotone d'une nature humaine corrompue de manière invétérée¹²³. Comme le remarque très justement J. Floyd, ce faillibilisme est un « corollaire important et frappant de l'externalisme » en ce qu'il consiste à rendre justice à la priorité, en philosophie, de ce que Putnam appelle « le point de vue de l'agent », c'est-à-dire le quatrième aperçu du pragmatisme américain. Ce primat accordé à la pratique et au point de vue de l'agent est, comme nous l'avons vu, une composante essentielle de la manière dont Putnam distingue son entreprise philosophique des conceptions traditionnelles. Il lui arrive ainsi parfois de caractériser l'entreprise philosophique comme une description normative des pratiques dans leur pluralité.

II.2. L'absence d'indépendance logique de problèmes, thèmes ou thèses distincts

Le deuxième élément contribuant à rendre raison de l'unité de la pensée de Putnam est contenu dans l'idée fondamentale suivante: des problèmes, thèmes ou thèses relevant de champs philosophiques apparemment distincts ne sont aucunement logiquement indépendants. Pour rendre intelligible cette idée, nous nous attarderons sur la critique par Putnam de la dichotomie entre les faits et les valeurs.

L'une des thèses centrales de *RTH* est que la dichotomie entre les faits et les valeurs est logiquement tributaire de la conception fantasmée de l'objectivité revendiquée par le Réalisme métaphysique. Par « conception fantasmée de l'objectivité », on entend une conception de l'objectivité comme désincarnée, impersonnelle et non-humaine (*i.e.*

123 Voir Austin J. L., *Philosophical Papers*, J. O. Urmson & G. J. Warnock (éd.), 3^e ed., Oxford, Oxford University Press, 1979, p. 98 et « James's Theory of Perception », in *RHF*, p. 242-245 pour des remarques décisives quant à la compréhension anti-cartésienne que propose James de la faillibilité humaine liée à la perception.

coupée de toute sensibilité et de tout intérêt spécifiquement humains à ce qui est) qui présuppose l'intelligibilité du « point de vue de l'œil divin », c'est-à-dire la cohérence du « rêve d'une description qui soit objective au sens où elle ne serait effectuée d'aucun point de vue particulier¹²⁴ ». L'organisation de l'ouvrage s'en trouve de ce fait partiellement élucidée : si cette dichotomie a en partie pour étiole l'adhésion à une conception absolue du monde et de l'objectivité, il est préalablement nécessaire d'en passer par l'examen et la récusation d'une telle conception pour se défaire de cette dichotomie¹²⁵. L'un des objets de *RTH* est alors de montrer que l'anti-réalisme ne s'oppose au Réalisme métaphysique que pour autant qu'il lui concède l'intelligibilité des réquisits que celui-ci fait peser sur l'objectivité et considère la dichotomie entre le subjectif et l'objectif comme fondée. Cette connivence objective entre Réalisme métaphysique et anti-réalisme rend raison de ce qu'ils conduisent tous deux à des variétés de non-cognitivism en matière d'éthique et de valeurs. McDowell a parfaitement mis en lumière cette relation de dépendance :

« Un fondement supposé du non-cognitivism à propos des valeurs réside dans une conception d'après laquelle les descriptions du monde doivent être intelligibles sans qu'on ait à se placer à un point de vue spécial, tandis que les attributions de valeurs sont par essence effectuées du sein d'une forme de vie affectivement et conativement informée¹²⁶. »

De la même manière, aux yeux de Putnam, le non-cognitivism en matière d'éthique tend à se définir par l'acceptation d'une dichotomie entre faits et valeurs¹²⁷ dans la mesure où il présuppose une conception des faits et de l'objectivité présentant les deux caractéristiques suivantes : premièrement, les attributions de valeurs ne sont aucunement des assertions susceptibles d'être dites correctes ou incorrectes au sens où le sont des descriptions ou des assertions factuelles, *i.e.* n'en ont pas l'objectivité ; deuxièmement, les valeurs ne résident pas dans le monde à la manière des propriétés intrinsèques des choses (les « qualités premières »), mais ne sauraient s'y trouver qu'en

124 *RHF*, p. 11.

125 *RTH*, p. xi, 143, 150 et 210-211. Voir ce point, voir Fasula P., « L'éthique de Putnam. Une "mixture bigarrée au carré" », *Archives de Philosophie*, 2016, 4, 79, p. 721-738 ainsi que Laugier S., « Nécrologie de l'ontologie. Putnam, l'éthique, le réalisme », *Archives de Philosophie*, 2016, 4, 79, p. 739-757.

126 McDowell J., abstract de la traduction française de « Non-cognitivism and Rule-Following » (*Mind, Value and Reality*, Cambridge, Harvard University Press, 1998, chap. 10), « Le non-cognitivism et suivre une règle » (trad. J.-P. Narboux), in *Textes clés de méta-éthique. Connaissance morale, scepticismes, et réalismes*, A. Zielinska (éd.), Paris, Vrin, 2012, p. 255-286.

127 *The Collapse of the Fact/Value Dichotomy (CFVD)*, Cambridge, Harvard University Press, 2004, p. 19.

vertu d'une projection. Dans *CFVD*, Putnam propose une généalogie de la dichotomie entre les faits et les valeurs qui prolonge et précise celle qu'il esquissait dans *RTH*. Il y soutient notamment que les deux dichotomies, celle entre les énoncés analytiques et les énoncés synthétiques et celle entre les faits et les valeurs, ont ceci de commun qu'elles mobilisent toutes deux la notion d'énoncé synthétique ou d'énoncé de fait¹²⁸. Or, de même que dans sa version empiriste classique, la dichotomie entre faits et valeurs a été défendue sur le fondement d'une « psychologie empiriste étroite des “idées” et des “impressions” », dans la version, alors répandue, que le positivisme logique en offrit, elle l'a été « sur le fondement d'une image étroitement scientifique de ce que peut être un “fait” »¹²⁹. Dès lors, en même temps qu'elle constitue l'un des premiers moments dans la constitution de l'externalisme sémantique¹³⁰, la critique de la dichotomie traditionnelle entre énoncés analytiques et énoncés synthétiques et de la notion de fait dont elle est solidaire, doit contribuer à mener à l'abandon de la dichotomie entre les faits et les valeurs¹³¹, sans néanmoins que cette attaque à l'endroit d'un des dualismes traditionnels n'entame le bien-fondé de la distinction, ordinaire et contextuelle, des faits et des valeurs¹³². C'est ainsi un thème récurrent de la pensée de Putnam que, alimentant la sublimation de distinctions ordinaires en dichotomies, certains préjugés généraux sur l'objectivité et l'intentionnalité entravent une compréhension adéquate de nos pratiques éthiques et des sciences sociales¹³³.

La critique de la dichotomie entre faits et valeurs est, nous l'avons vu, l'un des quatre aperçus du pragmatisme. Cette critique a d'abord consisté à faire valoir deux choses : en général les assertions factuelles et leur justification présupposent des attributions de valeurs épistémiques (fiabilité, cohérence, acceptabilité, efficacité prédictive, pertinence, simplicité, beauté, etc.) ; ces attributions de valeurs épistémiques sont susceptibles

128 *CFVD*, p. 19-24 et, plus précisément, p. 21.

129 *CFVD*, p. 26.

130 Sur ce point, voir la contribution de J.-P. Narboux à ce numéro et G. Ebbs, *RFR*, chap. 6.

131 *WL*, p. 153 et *CFVD*, p. 30. Aussi, Putnam emboîte-t-il le pas à Morton White en considérant que Quine aurait du aller jusqu'à rejeter la dichotomie entre faits et valeurs. On peut considérer que, à bien des égards, Putnam reprend les choses là où Quine les avait laissées, tirant les conséquences de la critique de la dichotomie entre énoncés analytiques et énoncés synthétiques que Quine n'aurait pas su tirer. Voir « Intellectual Autobiography », p. 12-13.

132 *CFVD*, p. 9-10 et 19. Il en est de même pour l'attaque à l'endroit de la dichotomie entre énoncés analytiques et énoncés synthétiques.

133 *MMS*, p. 4, IV et VI ; *CFVD*, p. vii-viii et 1-2. Sur ce point, voir également la clarification apportée par V. Walsh concernant rôle de la dichotomie entre faits et valeurs chez les économistes, « Sen after Putnam », in H. Putnam & V. Walsh, *The End of Value-Free Economics*, Londres & New York, Routledge, 2012, p. 34 et *PAS*, p. 283-285.

d'être évaluées en termes de correction et d'incorrection, et ne sont donc pas irrémédiablement « subjectives », mais exemplifient un régime d'objectivité qui leur est propre¹³⁴. Qu'il s'agisse des attributions de valeurs épistémiques ou des attributions de valeurs éthiques, Putnam a toujours cherché à rendre justice à l'existence et à la possibilité d'accords et de désaccords qui exemplifient un régime de rationalité *sui generis*.

L'emploi du terme de « présupposition » indique que la relation d'une assertion factuelle à une attribution de valeur épistémique est une relation de dépendance. Cependant cette relation n'est pas à concevoir comme une relation de dérivation logique (au sens de la logique formelle) car cela reviendrait à niveler ce qui présuppose et ce qui est présupposé. Elle n'est pas non plus à concevoir comme une relation de justification, comme si ce dont dépendait une assertion factuelle pouvait être tenu comme extrinsèque à sa teneur même. C'est la raison pour laquelle Putnam emploie le terme « entanglement ». Encore faut-il distinguer cette variété d'intrication ou d'enchevêtrement des faits et des valeurs de celle affectant les termes généraux éthiques « épais [*thick*] » (« cruel », « courageux », « bienveillant », « honnête », etc.)¹³⁵. Sous une version, le non-cognitivism considère que ces concepts sont en droit susceptibles d'une factorisation en deux composantes distinctes : une composante purement descriptive (« cognitive ») correspondant à un aspect ou une propriété intrinsèque des choses, *i.e.* un aspect ou une propriété résidant dans le monde tel qu'il est en lui-même, indépendamment de toute perspective qu'on adopte à son égard et de toute expérience qu'on en a ; une composante purement évaluative ou normative (« non-cognitive ») correspondant à la perspective depuis laquelle une valeur est projetée ou attribuée à cet aspect ou cette propriété. L'ensemble des cas auxquels le concept éthique épais est applicable est déterminé par la composante descriptive dudit terme et, en droit, ne doit rien donc à la perspective spécifique depuis laquelle le concept est appliqué. On pourrait déterminer l'ensemble des cas auxquelles le terme ou le concept est applicable sans avoir à partager la vie éthique de la communauté dans laquelle est fait usage de ce terme ou même sans avoir à s'efforcer de se rendre intelligible les contextes et raisons d'usages de ce terme¹³⁶. Le

134 « The Place of Facts in a World of Values », in *RHF* ; *RTH*, chap. 6, section 2 ; « Comment on Ruth Anna Putnam », in *Pragmatism and Realism*, p. 12-13 ; *Pragmatism. An Open Question*, p. 14, et *CFVD*, p. 30-33. Voir, sur ce point, l'article de P. Fasula, « L'éthique de Putnam. Une "mixture bigarrée au carré" ».

135 Putnam H., « You Got Me Wrong, Jerry », *London Review of Books*, vol. 35, n°5-7, 2013 ; *CFVD*, p. 34 et *PAS*, p. 291-292. La distinction entre termes éthiques « épais » et « minces » n'en reste pas moins sensible au contexte.

136 McDowell J., *Mind, Value and Reality*, p. 201-202 ; *RTH*, p. 203 sq. et *PAS*, p. 292-293.

non-cognitivism en matière de concepts éthiques épais soutient donc une conception composite ou factorielle de cette classe de concepts éthiques.

Emboitant le pas à J. McDowell, Putnam considère que la stratégie consistant à faire valoir qu'en droit les deux composantes d'un concept éthique épais peuvent être distinguées et démêlées est vouée à l'échec. L'emploi des notions d'intrication ou d'interpénétration a pour objet de mettre en exergue l'impossibilité d'effectuer une distinction, même notionnelle, entre les deux composantes des concepts éthiques épais¹³⁷. Le symptôme de l'échec du non-cognitivism à donner corps à sa thèse d'une factorisation de droit des concepts éthiques épais réside dans l'impossibilité de spécifier le contenu descriptif (*a fortiori* le contenu tout court) d'un concept éthique épais ou du terme correspondant indépendamment de toute référence à son contenu évaluatif ou sans user du terme lui-même ou de termes apparentés¹³⁸. La raison profonde en est que même les usages descriptifs d'un terme comme « cruel » dépendent de ses usages évaluatifs. En d'autres termes, même dans le cas d'usages descriptifs de mots comme « cruel » ou « juste », leur acquisition et leur application dans des cas obviés ou « normaux » comme des cas non obviés, nouveaux ou inanticipables, présupposent que l'on soit à même de comprendre, au moins à la faveur d'une projection en imagination, la perspective éthique au sein de laquelle ces usages peuvent être effectués et trouvent un intérêt¹³⁹. L'argument a une forme analogue à celle d'un *modus tollens*. Il s'agit de rejeter le conséquent du conditionnel suivant : si la stratégie consistant à démêler les deux composantes d'un concept éthique épais est toujours en droit possible, alors l'ensemble des situations dans lesquelles le terme correspondant est applicable par un locuteur compétent doit pouvoir être circonscrit indépendamment des sensibilités et perspectives qui sont celles des locuteurs compétents¹⁴⁰. Putnam cherche à récuser la possibilité de rendre compte de la teneur, de la compréhension et de l'application des concepts éthiques épais depuis un point de vue qui prétendrait pouvoir négliger la perspective spécifique depuis laquelle ces concepts sont applicables.

II.3. La division du travail en philosophie

Un troisième et dernier élément qui participe à rendre compte du caractère non-fragmentaire de la pensée de Putnam renvoie aux effets délétères d'une manière de

137 *Pragmatism. An Open Question*, p. xii, 7, 58 et « Reply to Gary Ebbs », p. 350-351.

138 *RP*, p. 86 ; *CFVD*, p. 38. Voir aussi *RTH*, p. 118, 205.

139 *CFVD*, p. 39-40 et *RP*, p. 86.

140 McDowell J., *Mind, Value and Reality*, p. 201.

concevoir et de mettre en œuvre une certaine spécialisation et division du travail en philosophie :

« La division malheureuse de la philosophie contemporaine en “champs” séparés (éthique, épistémologie, philosophie de l’esprit, philosophie des sciences, philosophie du langage, philosophie de la logique, philosophie des mathématiques, et d’autres encore) masque souvent la manière dont les mêmes arguments et les mêmes problèmes réapparaissent d’un champ à l’autre. Par exemple, les arguments en faveur de l’“anti-réalisme” en éthique sont quasiment identiques aux arguments en faveur de l’anti-réalisme en philosophie des mathématiques. Cependant, les philosophes qui résistent à ces arguments dans ce dernier cas capitulent souvent devant ces mêmes arguments dans le premier cas. Nous ne pouvons recouvrir la vision intégrée à laquelle la philosophie a toujours aspiré que si, au moins à certains moments, nous nous permettons d’ignorer l’idée qu’une position philosophique ou un argument ne doit avoir affaire qu’à un seul de ces “champs” spécifiques¹⁴¹. »

Il ne s’agit pas tant de rejeter toute forme de division du travail et de spécialisation en philosophie que d’en contrer les effets indésirables et de recouvrir un sens unifié de la philosophie. Cette restitution exige tout à la fois une attention à la manière dont des champs philosophiques apparemment disjoints s’articulent les uns aux autres et le repérage de ce qui, de prime abord, revêt l’apparence de problèmes ou arguments distincts figurant dans des champs distincts, mais se trouve, en réalité, constituer des variantes d’un même problème ou argument. Ce repérage requiert une sensibilité à l’égard de la récurrence de patrons argumentatifs ou de patrons de problèmes exemplifiés dans des champs distincts, mais également dans des « courants », « écoles » ou « traditions » concurrentes. Aux yeux de Putnam, identifier ces récurrences et ces « homologues de structures » dans l’histoire de la philosophie contribue au progrès en philosophie et fait toute l’importance de l’histoire de la philosophie à la fois comme pratique et comme objet d’étude¹⁴².

141 *EO*, p. 1. Voir également, p. 3-4 et 53-55.

142 Sur ce point, voir Conant J., « Interview. From Positivist Rabbi to Resolute Reader : James Conant in Conversation with Niklas Forsberg, Part 1 », in *Nordic Wittgenstein Review*, vol 2, n° 1, p. 131-160, p. 152 et son essai « Two Varieties of Skepticism » (in *Rethinking Epistemology*, vol. 2, G. Abel & J. Conant (éd.), Berlin, Walter De Gruyter, 2012, p. 1-73) qui constitue une application de cet enseignement de Putnam (voir plus particulièrement la section IV intitulée « Homology of Structure of the Variants within a Variety of Skepticism »).

II.4. Pour une entente non restrictive de l'externalisme de Putnam

Les trois aspects relevés (l'importance du pragmatisme ; l'absence d'indépendance logique de problèmes et thèses relevant de champs distincts ; la philosophie comme unité) contribuent à montrer que la pensée de Putnam n'a pas simplement l'unité d'un agrégat. Mais, à nos yeux, ils ne constituent ni le fil conducteur ni la trame dynamique de cette pensée. S'il est un fil conducteur ou une trame de la pensée de Putnam qui rend le mieux compte de son unité (y compris diachronique), sans doute s'agit-il de son externalisme pour autant qu'on ne le restreigne pas à une conception de la référence et la signification¹⁴³. Après MoM, Putnam en est en effet venu à faire valoir la pertinence et la portée des conclusions de l'externalisme sémantique pour le traitement de nombreux problèmes. On peut mentionner, à titre d'exemples, le traitement du scepticisme à l'égard de l'existence du monde extérieur (*RTH*, chap. 1), le rejet de la version internaliste du fonctionnalisme (*RR*) ou encore la critique de toute conception « interfacielle » de la perception et, plus généralement, de l'esprit (*TC*). Ces applications, extensions ou transpositions de l'externalisme sémantique de MoM rendent ainsi compte de l'évolution de nombreux aspects de la pensée de Putnam. Celui-ci a été amené à considérer qu'elles étaient tout à la fois possibles et nécessaires si les conclusions de MoM devaient pouvoir être rendues cohérentes.

On gagne également à distinguer différents jalons dans la constitution de l'externalisme putnamien. L'externalisme de MoM peut à bon droit être considéré comme le premier jalon. Il s'agit d'un externalisme strictement sémantique, *i.e.* s'appliquant à la sphère de la référence et à la signification de certaines classes de termes et d'expressions. Conjointement à la prise en considération des critiques de T. Burge et de J. McDowell, le réalisme naïf défendu dans *TC* constitue le deuxième jalon de l'externalisme de Putnam en ce sens que les leçons de l'externalisme sémantique y sont étendues et transposées à la sphère de l'esprit et de la pensée¹⁴⁴. L'externalisme en matière d'esprit qui y est défendu peut être résumé de la sorte : « l'esprit n'est pas une chose ; parler de nos esprits, c'est parler de capacités que nous avons qui engagent-le-monde [*world-involving*] et d'activités dans lesquelles nous nous engageons [*we engage in*] »¹⁴⁵. L'une des pierres angulaires de cet externalisme en matière d'esprit est

143 Sur les implications et la portée de l'externalisme sémantique, voir la contribution de D. Bonnay.

144 Voir, dans ce numéro, les essais de P. Ludwig et M. Murez, ainsi que notre présentation de l'essai de J. McDowell « Putnam, l'esprit et la signification ».

145 *TC*, p. 169-170.

l'élaboration d'une conception externaliste de la perception faisant fond sur les acquis du disjonctivisme¹⁴⁶.

Cette constitution progressive d'un externalisme généralisé a, dans l'œuvre de Putnam, une généalogie réaliste et, à bien des égards, rend raison des différents réalismes de Putnam. Dans MoM, le slogan « Soyons réalistes [*Let's be realistic*] » renvoie à l'élaboration de notions externalistes comme celle de termes trans-théoriques (*i.e.* de termes dont la référence n'est, pour l'essentiel, pas affectée par les changements de théories dans lesquels ils figurent) dont l'objet est de pallier les incohérences de différentes variétés d'anti-réalisme (dont le vérificationnisme et l'opérationnalisme)¹⁴⁷. De même, dans *TC*, le rejet de l'entente interfacielle de la perception est un rejet de l'idée que même dans un cas « heureux » de perception, ce que nous percevons, ce ne sont pas des objets, des aspects ou des événements du monde, mais des « intermédiaires » (expériences, impressions, représentations, etc.) qui bloqueraient l'ouverture perceptive immédiate au monde. Ce rejet est motivé par l'idée, considérée traditionnellement comme « désespérément naïve », que percevoir, c'est être en contact avec les choses mêmes. Or, un externalisme en matière de perception promet d'honorer ce réalisme naïf si tant est qu'on le caractérise de la manière suivante : la teneur d'une perception dépend constitutivement de l'existence et de la nature de ce qui est perçu au sens où une disparition ou une altération significative de ce qui est perçu constitue *ipso facto* une altération significative du contenu de la perception et où un individu ne pourrait percevoir ce qu'il perçoit s'il n'entretenait pas certaines relations réelles avec ce qu'il perçoit et n'était pas effectivement situé dans l'environnement naturel et social

146 On pourrait également considérer que la critique par Putnam de la dichotomie entre énoncés analytiques et énoncés synthétiques constitue le premier jalon dans la constitution de l'externalisme généralisé putnamien. On considérera alors que les essais précédant MoM (notamment « The Analytic and the Synthetic », « It Ain't Necessarily So », « Is Semantics Possible ? » et « Explanation and Reference ») n'offrent pas encore une esquisse complète de l'image externaliste de la signification et de la référence qu'on trouve dans MoM. Il serait également possible de distinguer plus nettement entre le deuxième jalon de l'externalisme putnamien, à savoir l'externalisme de *TC*, qui fait fond sur les acquis du disjonctivisme en matière de perception, et un troisième jalon de l'externalisme putnamien qui consiste en un externalisme fonctionnaliste adossé à une conception transactionnelle et apparemment non-disjonctiviste de la perception (voir la partie IV de *NRN* et « How to Be a Sophisticated "Naïve Realist" » in *PAS*). Les deuxième et troisième jalons articulent l'un et l'autre deux manières d'être « réaliste naïfs » (*PAS*, p. 631), c'est-à-dire deux manières d'étendre les conclusions externalistes à la perception. Sur cet aspect de l'externalisme de Putnam, encore trop souvent négligé, voir la contribution de P. Ludwig à ce numéro ainsi que notre essai « "Let's be realistic" : externalisme et perception chez Putnam » (*Revue philosophique de Louvain*, à paraître).

147 MoM, p. 235. Sur ce point, les analyses de D. Bonnay concernant la fixité de la référence sont particulièrement pertinentes ; voir également les analyses précieuses de Q. Kammer sur la querelle du réalisme entre Quine et Goodman.

approprié. En d'autres termes, un externalisme en matière de perception soutient que percevoir est une capacité qui, fondamentalement, engage-le-monde [*world-involving*]. Dans une conception externaliste de la perception, le problème de l'accès perceptif aux choses qui se pose avec urgence et nécessité dans une conception interfacielle est alors amené à disparaître. Or, comme nous l'avons suggéré précédemment, l'externalisme sémantique de MoM avait pour corollaire de déposer le problème consistant à se demander comment la pensée et le langage ont prise sur la réalité.

Au terme de ce parcours, on se trouve ainsi justifié à avancer que l'externalisme constitue la « matrice philosophique » de la pensée de Putnam¹⁴⁸.

III.

Ce numéro a pour ambition de contribuer à la réception de la pensée de Hilary Putnam dans le paysage francophone. L'externalisme sémantique ou la critique de la dichotomie entre faits et valeurs ont reçu une réelle attention de la part des philosophes francophones et une grande partie de ses ouvrages a été traduite en langue française. Force est de constater cependant que peu d'ouvrages ou d'articles en langue française ont, à ce jour, été consacrés à la pensée de Putnam¹⁴⁹. Aussi les contributions ici réunies devraient-elles permettre d'entrer davantage dans le détail et la singularité d'une des pensées qui ont révolutionné le paysage philosophique contemporain. Leur visée, pour

148 Floyd J., « Putnam's "The Meaning of 'Meaning'" », p. 19.

149 L'article de Pierre-Yves Rochefort, « Putnam (GP) » (<http://encyclo-philo.fr/putnam-gp/>) contient l'essentiel des références des ouvrages et essais de Putnam traduits en français ainsi que quelques références de travaux francophones sur Putnam (parmi lesquels ceux de C. Tiercelin et de M. Kistler) auquel on peut ajouter l'essai de P. Jacob, « Justification éthique et justification scientifique » (*L'âge de la science. Lectures philosophiques 1*, Odile Jacob, Paris, 1988, p. 215-234) ainsi que les travaux de F. Récanati, J. Bouveresse, J. Benoist ou J. Proust. Il faut en outre signaler les deux importants numéros de revue suivants : *Putnam with His Replies. Revue internationale de philosophie*, n°218, paru en 2001 et le numéro des *Archives de Philosophie* (t. 79) intitulé *Visages de Putnam* (dir. R. Ehrsam & P. Fasula) paru en 2016. Indiquons quelques outils bibliographiques. On trouvera une bibliographie quasi-exhaustive des travaux de Putnam en troisième partie du volume des *Living Philosophers* qui lui est consacré (R. E. Auxier & alii (éd.), *The Philosophy of Hilary Putnam*, p. 891-924 et http://pragmatism.org/putnam/putnam_bibliography.pdf). En guise d'introduction à la pensée de Putnam, on indiquera les quatre monographies suivantes : celle de M. de Gaynesford, *Hilary Putnam* (Acumen, 2006), celle de L. Hickey, *Hilary Putnam* (Continuum, 2009), celle de C. Tiercelin, *Hilary Putnam, l'héritage pragmatiste* (Paris, Puf, 2002; disponible à l'adresse suivante : <https://books.openedition.org/cdf/2010?lang=fr>) et, enfin, la thèse inédite de P.-Y. Rochefort (*L'itinéraire philosophique d'Hilary Putnam, des mathématiques à l'éthique*, 2014, <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/11987>). En guise d'essais introductifs, on peut mentionner l'introduction, par Y. Ben-Menahem, au volume *Hilary Putnam* (éd. Y. Ben-Menahem, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 1-17), l'essai de M. Braghmanian, « "From Realism Back to Realism" : Putnam's Long Journey » (*Philosophical Topics*, vol. 36, n°1, 2008, p. 17-35) ou encore les deux introductions de J. Conant à *RHF* et *WL*. L'autobiographie intellectuelle de Putnam (« Intellectual Autobiography », in R. E. Auxier & alii (éd.), *The Philosophy of Hilary Putnam*, p. 1-111) reste sans doute la meilleure introduction qui soit à sa vie et à sa pensée.

l'essentiel exégétique, s'articule à une conviction centrale partagée, à savoir qu'on ne saurait ignorer la pensée de Hilary Putnam et ses diverses élaborations sans se priver de ressources décisives pour aborder les problèmes que se propose de traiter la philosophie contemporaine. Il s'agit alors pour chacune des contributions, quoique de manière parfois divergente, de faire valoir des aperçus essentiels de la pensée de Putnam.

Parmi les thèmes récurrents de ce numéro, on peut en discerner deux principaux. Le premier a trait à la signification et à la portée de l'externalisme sémantique dans la pensée de Putnam. Le second se rapporte au problème du réalisme. Chacun de ces deux thèmes engage à leur tour le problème de l'unité diachronique de la pensée de Putnam.

Le numéro s'ouvre sur la traduction d'un essai de Juliet Floyd, « Un pluralisme pragmatiste positif ». Dans cet essai, l'auteure relève le défi d'offrir une vue synoptique de la pensée de Putnam sans que l'unité qui s'en dégage ne soit factice. Tout au contraire, par la mise en exergue de la triple dimension pragmatique, pluraliste et positive de la pensée de Putnam, elle parvient à thématiser conjointement ce qui se trouve trop souvent dissocié dans les introductions à l'œuvre de Putnam. L'essai prend pour point de départ et fil conducteur le problème de l'intentionnalité ou, dans des termes que J. Floyd emprunte à Putnam, le problème de « la représentation de la réalité ». Sans céder à la tentation de considérer qu'aux yeux de Putnam, le problème de l'intentionnalité serait un faux problème qu'il faudrait congédier sans en examiner les variétés ainsi que les présupposés, J. Floyd montre que Putnam ne renonce aucunement à se prononcer de manière *positive* au sujet du rapport de nos représentations à la réalité. Elle insiste alors sur l'importance dans sa pensée de la pluralité des régimes de représentation et de la distance qui le sépare alors de Quine et de son critère d'engagement ontologique, adossé à la promotion de la quantification de premier-ordre au rang de notation canonique. J. Floyd clarifie ainsi le rejet par Putnam de tout programme d'enrégimentement de nos représentations de la réalité dans un format unique. L'un des aspects essentiels du « pragmatisme » de Putnam sur lequel revient l'auteure est l'intrication ou l'enchevêtrement des faits, des valeurs et des normes qui affectent la notion même de représentation et les notions afférentes de description et de vérité. Ce que Putnam désigne sous le terme d'ubiquité du normatif contribue alors à rendre raison de l'échec de tout projet de réduction ou de formalisation de notions centrales comme celles de vérité, d'induction, de rationalité ou de jugement dans la mesure où de tels projets oblitérent l'ancrage de nos standards de correction et de jugement dans des contextes et

des environnements différenciés ainsi que dans des sensibilités humaines variées. Élève de Hilary et de Ruth Anna Putnam, co-auteure avec Hilary Putnam d'essais décisifs sur la philosophie des mathématiques de Wittgenstein¹⁵⁰, J. Floyd revisite ainsi avec brio les problèmes et thèmes majeurs de l'œuvre de Putnam en arguant de la centralité du problème de la représentation de la réalité et de l'importance de la réponse pragmatiste et pluraliste que lui offre Putnam.

L'aperçu central du pragmatisme que Putnam identifie sous le terme de « faillibilisme négatif » et qu'il met progressivement au centre de sa pensée forme le thème et le problème directeur de l'essai de Jean-Philippe Narboux, « Vérité conceptuelle, nécessité et négation ». Le problème que l'auteur propose d'examiner, ce qu'il nomme « le problème de Putnam », y admet la formulation suivante : « comment ce dont la négation contradictoire était strictement inintelligible [*i.e.* une vérité conceptuelle] peut-il bien s'avérer être faux, comment ce qui était strictement inintelligible [*i.e.* l'assertion de la négation d'une vérité conceptuelle] peut-il s'avérer être vrai ? ». Ce problème, suscité par les changements conceptuels radicaux entraînés par les révolutions scientifiques, notamment en physique, requiert de penser à nouveaux frais les notions de vérité nécessaire ou de vérité *a priori*, ou ce que Putnam appelle parfois « vérités conceptuelles ». Dans un premier temps, J.-P. Narboux examine en détail la critique par Putnam de la dichotomie entre énoncés analytiques et énoncés synthétiques pour autant qu'elle constitue le premier jalon dans la réflexion de Putnam sur les vérités conceptuelles. C'est l'occasion pour l'auteur d'offrir une clarification précieuse des concepts de « principes cadres [*framework principles*] », de « nécessité relative à un corps de connaissance » (ou de « quasi-nécessité relative à un schème conceptuel »), qui forment des ingrédients centraux de l'alternative que Putnam élabore en lieu et place de la dichotomie positiviste entre énoncés analytiques et énoncés synthétiques. J.-P. Narboux revient alors sur la critique par Putnam du conventionnalisme géométrique de Reichenbach. Cette conception est gouvernée par l'alternative suivante : soit les vérités conceptuelles géométriques qui se sont avérées être révisées n'en étaient pas réellement en ce sens qu'elles étaient en fait des énoncés empiriques faux ; soit ces vérités n'en étaient pas vraiment pour la raison qu'elles étaient en réalité des conventions, non pas contredites ou réfutées, mais abandonnées au profit d'autres conventions. Or, pour

150 Floyd J. & Putnam H., « A Note on Wittgenstein's "Notorious Paragraph" About the Gödel Theorem », *Journal of Philosophy*, 97, 11, 2000, p. 624-632 ; « Bays, Steiner and Wittgenstein's "Notorious" Paragraph about the Gödel Theorem », *Journal of Philosophy* 103, 2, 2006, p. 101-110 et « Wittgenstein's "Notorious" Paragraph about the Gödel Theorem: Recent Discussions », in *PAS*, p. 458-481 (voir également *PAS*, p. 643).

Putnam, cette alternative, commandée par la dichotomie entre énoncés analytiques et énoncés synthétiques, empêche par principe de répondre de manière satisfaisante au « problème de Putnam » et de prendre la mesure de la portée des révolutions conceptuelles induites par les révolutions scientifiques. L'auteur soutient alors que l'externalisme sémantique gagne à être compris comme un élément central de la réponse de Putnam au « problème de Putnam ». Deux choses sont très clairement mises en évidence : premièrement, la continuité de la pensée de Putnam, depuis « The Analytic and the Synthetic » et « It Ain't Necessarily So » jusqu'à « Rethinking Mathematical Necessity » ; deuxièmement, l'unité des réflexions de Putnam sur la contribution de l'environnement naturel et social à la signification et à la fixation de la référence d'une part et de ses réflexions, influencées par Kripke, portant sur la distinction entre modalités épistémiques et modalités non-épistémiques d'autre part. Le commentaire détaillé et critique de ces deux ensembles de réflexions permet alors à J.-P. Narboux d'offrir un traitement précieux de certains des problèmes les plus épineux relatifs aux notions d'énoncé contingent *a priori* et d'énoncé nécessaire *a posteriori* à l'aune du problème de l'inintelligibilité de la négation présumée d'une vérité conceptuelle.

L'essai de Denis Bonnay, « Putnam est-il un traître ? », se propose d'offrir un examen et un traitement du problème de l'incompatibilité apparente entre l'externalisme sémantique de MoM et le réalisme interne de *RTH*. Le titre même de l'essai renvoie à l'accusation de trahison formulée à l'encontre de Putnam par Michael Devitt, qui fut l'un des premiers à prétendre identifier une discrédance entre le réalisme initial de Putnam et le « constructivisme déguisé » que serait le réalisme interne de *RTH*. De ce réalisme initial, D. Bonnay isole deux ingrédients essentiels : le réalisme scientifique et l'externalisme sémantique. Il montre alors de manière convaincante comment la notion de terme trans-théorique est un ingrédient essentiel du réalisme scientifique de Putnam en même temps qu'elle engage des éléments centraux de sa conception externaliste de la signification et de la référence. L'externalisme sémantique de MoM est réaliste pour au moins deux raisons dont l'une est la contrepartie de l'autre : d'une part, les conclusions de MoM s'opposent à différentes variétés d'anti-réalisme ; d'autre part, l'externalisme reconnaît un rôle au monde dans la fixation de la référence de nos termes conceptuels. Or, qu'une telle sémantique réaliste soit compatible avec le réalisme interne que Putnam endossera après MoM, rien ne semble moins évident s'il est vrai que ce réalisme se caractérise par un parti-pris d'immanence qui interdit par avance de faire droit à une contribution du monde tel qu'il est en lui-même à la fixation de la référence. Ce problème

mène D. Bonnay à revenir en détail sur les usages argumentatifs de l'externalisme sémantique dans *RTH*. Son objet principal est de mettre au jour la manière dont Putnam opère alors une réinterprétation de son externalisme sémantique initial dont l'objet est tout à la fois d'en conserver certains aspects centraux (la critique de l'internalisme sémantique ou l'ancrage indexical de la référence, par exemple) et d'en clarifier les implications relativement au problème du réalisme et à l'opposition entre Réalisme métaphysique et réalisme interne. C'est l'occasion pour D. Bonnay de revenir sur l'objection que Putnam formule à l'encontre de la proposition par H. Field d'une théorie physicaliste de la référence, *i.e.* d'un ancrage causal de la relation de référence qui permettrait d'honorer la revendication de réalisme en palliant le problème d'indétermination de la référence que Putnam oppose au Réalisme métaphysique. L'argument de Putnam prend alors la forme d'un dilemme : soit Field commet une pétition de principe ; soit l'indétermination de la référence resurgit au niveau du métalangage dans lequel il prétend définir la relation de référence en termes physicalistes. Cette discussion amène D. Bonnay à revenir, de manière tout à fait salutaire, sur le débat entre Putnam et Devitt et les présuppositions qui y sont à l'œuvre de part et d'autre. Au total, à la faveur d'une lecture scrupuleuse et comparative de nombreux passages classiques des écrits de Putnam, D. Bonnay jette une lumière neuve sur un problème tout à la fois exégétique et philosophique qui agita et continue d'agiter les héritiers et les commentateurs de Putnam.

L'histoire de l'externalisme depuis les travaux séminaux de Kripke et Putnam peut être interprétée comme l'histoire des extensions et clarifications de ces travaux ou l'histoire des correctifs qui y ont été apportés. À ce titre, l'essai de John McDowell, « Putnam, l'esprit et la signification », dont, avec Jonathan Gombin, nous offrons une première traduction en langue française (accompagnée de celle de la réponse de Putnam), constitue un jalon important dans l'histoire de l'externalisme. L'essai est précédé d'une introduction (« "Mind ain't in the head". Introduction à John McDowell, "Putnam, l'esprit et la signification" ») dont l'objet est de revenir sur la critique que McDowell adresse à Putnam au nom même des conclusions de MoM. Aux yeux de McDowell, aussi probants soient-ils, les arguments externalistes de MoM reconduisent et présupposent une conception de l'esprit et de la pensée qui les privent de leur portée anti-cartésienne puisque Putnam adhérerait toujours à une entente « cartésienne » de l'esprit, à savoir celle-là même qui sous-tend le solipsisme méthodologique. La discussion par McDowell de la cohérence de l'argumentaire de MoM est alors rapportée

à la variété d'externalisme qu'il développa de concert avec G. Evans et dont le pivot est le concept d'intentionnalité *de re*. De l'aveu de Putnam lui-même, l'essai de McDowell contribua à le persuader de la nécessité d'élaborer une conception externaliste de l'esprit en accord avec les conclusions de MoM, *i.e.* comme système d'aptitudes épistémiques et pratiques engageant-le monde. Quoique la notion d'aptitude engageant-le monde trouve l'une de ses origines dans les travaux de G. Evans, la conception anti-subjectiviste que se fait Putnam de la contribution de l'environnement social et, plus exactement, de la division du travail linguistique exclut par avance qu'elle puisse s'accorder avec la réinterprétation qu'en propose Evans dans la mesure où celle-ci est élaborée sur le fondement d'un principe de discrimination qui sous-tend la compréhension par Evans de la notion d'aptitude engageant-le monde.

Les essais de Michaël Murez (« Putnam et McDowell sur les objets de l'introspection ») et de Pascal Ludwig (« Putnam sur l'expérience consciente ») forment un diptyque en ce qu'ils constituent, chacun à leur manière, des commentaires libres de l'essai de J. McDowell et contribuent à mettre en évidence la pertinence de la pensée de Putnam pour le traitement de problèmes contemporains de philosophie de l'esprit. Tandis que le premier revient sur le débat entre McDowell et Putnam portant sur ce à quoi l'introspection (entendue comme une modalité de connaissance en première personne de certains de nos états mentaux) nous donne accès, le second examine le passage de la conception « interfaciale » de l'expérience et de la perception, présumée par le réalisme interne, à une conception relevant d'un « réalisme naturel ».

L'objet premier de la contribution de M. Murez est de défendre certains arguments et thèses développés par Putnam dans *RTH* contre les attaques de McDowell et, s'il est vrai qu'il s'agit de thèses et d'arguments que Putnam récusera par la suite, de défendre Putnam y compris contre lui-même. Plus exactement, M. Murez se donne pour ambition de défendre Putnam de l'accusation de McDowell, émise dans la section 8 de son essai, d'avoir considéré que l'introspection ne donnait jamais accès qu'à des véhicules de pensée (« ce avec quoi l'on pense ») et non au contenu de ces véhicules (« ce à quoi l'on pense »), à savoir les pensées elles-mêmes. Aux yeux de M. Murez, McDowell s'oppose alors à l'adhésion apparente de Putnam à la fois à une conception représentationnelle selon laquelle penser ou penser à ... se factorise en deux relations distinctes, une relation du sujet à un véhicule et une relation de ce véhicule à un contenu, et à une conception *duplex* du contenu selon laquelle le contenu est factorisable en un composant « étroit » et un composant « large ». L'un des corollaires de l'adhésion apparente de Putnam à ces

deux thèses (dont M. Murez avance de manière convaincante qu'elles sont non seulement distinctes mais aussi en droit mutuellement indépendantes) est que le problème de l'intentionnalité et de la référence paraît insoluble. À la faveur d'une relecture rigoureuse du chapitre 1 de *RTH*, M. Murez avance que McDowell attribue une conception représentationnelle des pensées et de l'esprit à Putnam sans prendre pleinement acte du fait que c'est l'objet de Putnam de critiquer certaines versions de la conception représentationnelle (*i.e.* « les conceptions magiques de la référence ») en montrant, en particulier, que « les propriétés intentionnelles d'une représentation, et en particulier ses propriétés référentielles, ne découlent jamais de manière nécessaire de ses propriétés intrinsèques non-intentionnelles ». Après avoir soutenu, sur la base d'une clarification de la notion de « véhicule », que, contrairement à ce qu'affirme McDowell, la conception que se fait Putnam des objets de l'introspection comme objets mentaux et non comme concepts n'engage pas ce dernier à une conception représentationnelle, M. Murez examine de manière détaillée les objections adressées par McDowell aux arguments étayant, dans le chapitre 1 de *RTH*, la distinction entre les objets mentaux ou présentations mentales accompagnant une pensée et l'exercice des concepts qui en est constitutif, et offre une réponse à ces objections.

En écho direct aux réflexions de M. Murez, P. Ludwig revient dans un premier temps sur le « cartésianisme » de *RTH*, dont McDowell considérait qu'il grevait l'externalisme sémantique de Putnam. La concevabilité, aux yeux du Putnam de *RTH*, des *scenarii* de spectres inversés montrerait que la conception de l'expérience qui y est présupposée s'avère incompatible avec le principe de transparence de l'expérience. P. Ludwig soutient alors que cette incompatibilité est le signe de ce que le réalisme interne de *RTH* est tributaire d'une conception « cartésienne *cum* matérialiste de l'esprit ». Une telle conception se caractérise, d'une part, par une thèse cartésienne de « survenance des données sensorielles relativement aux expériences sensorielles conscientes » et, d'autre part, par une thèse matérialiste de « survenance des expériences sensorielles conscientes relativement aux propriétés physico-chimiques intrinsèques ». La conjonction de ces deux thèses implique la thèse de « survenance des données sensorielles relativement aux propriétés physico-chimiques intrinsèques ». Faisant fond sur la distinction, tracée par J. Conant, entre problématique sceptique de type cartésien et problématique sceptique de type kantien, P. Ludwig avance que cette thèse de survenance conduit à un scepticisme de type cartésien, mais que, dans *RTH*, alliée à l'argument modèle-théorique, elle mène d'un scepticisme de type cartésien à un

scepticisme de type kantien. Le réalisme naturel se construit alors tout à la fois sur l'abandon de cette thèse de survenance qui constituait « le présupposé central de l'approche de Putnam en 1981 » et sur la critique de la conception interfacielle de la perception qui l'accompagne. En l'état, certains des arguments de Putnam contre les conceptions cartésiennes et matérialistes de l'expérience et de la perception peuvent paraître manquer leur cible. Il faut en effet distinguer le « représentationalisme₁ » qui renvoie à l'image computationaliste de l'esprit et le « représentationalisme₂ » selon laquelle un sujet qui perçoit n'est pas directement conscient de ce qu'il perçoit de manière véridique et qui est externe à son esprit, mais est conscient des véhicules représentationnels qui portent sur ce qu'il perçoit indirectement. Il est alors tout à fait possible d'être représentationnaliste au premier sens sans l'être au second sens. Contre quoi, P. Ludwig montre que Putnam est au fait de ce que certaines variétés de réalisme direct ou naturel ne commettent pas une telle confusion car elles considèrent qu'avoir une expérience lorsque nous percevons ne signifie pas que ces expériences sont, en général, ce que nous percevons. L'enquête se poursuit par un parallèle mené entre la conception de la perception exposée dans *TC* et celle, intentionaliste, de Searle. La critique du représentationalisme₂ s'accompagnerait chez Putnam d'une variété d'intentionalisme en matière de perception. Le problème est alors le suivant : on considère généralement que, contre le représentationalisme₂, l'intentionalisme en matière de perception dissocie le contenu intentionnel d'une perception de l'objet de cette perception ; selon une telle conception, un cas heureux et un cas malheureux de perception appariés partagent, certes non pas un même objet de perception, mais un même contenu intentionnel, présent à l'esprit. Tout se passe comme si donc on avait troqué un candidat au titre de facteur commun pour un autre. P. Ludwig soutient alors avec force que cet argument s'applique bien à la conception de Searle, mais non à celle de Putnam dans la mesure où ce dernier administre une critique en règle de l'idée de facteur commun et, plus généralement, du présupposé du genre commun¹⁵¹ en même temps qu'il récuse toute conception cartésienne et matérialiste de la perception, au contraire de Searle qui, malgré lui, y aurait succombé.

L'essai de Quentin Kammer, « Qu'est-ce qui compte comme une version du monde ? Une contribution de Putnam à un débat entre Goodman et Quine », fait écho à l'exercice de comparaison entre le réalisme de Putnam, le réalisme robuste de Quine et l'irréalisme

151 Sur cette notion, voir Martin, M., « The Transparency of Experience », *Mind & Language*, 17/4, 2002, p. 376-425, p. 404 et « The Limits of Self-Awareness », *Philosophical Studies*, 120, 2004, p. 37-89, p. 43, 54, 60.

de Goodman que J. Floyd mène dans son essai. Q. Kammer examine quant à lui la manière dont Putnam instruit le débat entre Goodman et Quine au sujet de l'irréalisme et du pluralisme de Goodman. Ce débat fut initié par la recension par Quine de *Ways of Worldmaking*. Dans cet ouvrage, Goodman se donnait notamment pour ambition de rendre compte de la correction d'une « version du monde » dès lors qu'on admet qu'il y a plusieurs versions du monde qui ne sont pas toutes compatibles entre elles. Le différend entre Quine et Goodman porte alors non pas sur la concevabilité et l'existence d'une pluralité de versions du monde, mais sur la légitimité et la cohérence qu'il y a à tenir le monde et l'œuvre d'un artiste pour une version au même titre que, par exemple, la physique newtonienne. Or, du point de vue « physicaliste » de Quine, le pluralisme des versions du monde n'a qu'un sens dégénéré dans le cas des versions du monde relevant des arts. Si Putnam a été amené à instruire le débat entre Goodman et Quine, c'est autant pour mettre en exergue ce qu'il partage avec eux, à savoir la critique du Réalisme métaphysique et de l'idée d'un monde « ready made », que pour faire état des limites de la critique par Quine du pluralisme de Goodman. Comme le montre Putnam, non seulement cette critique est grevée par la circularité de son argument principal d'après lequel seule la physique vise à couvrir la totalité de ce qui peut se produire, parce que rien n'arrive dans le monde sans quelque changement physique corrélatif, mais plus encore, elle semble reconduire le présupposé consistant à tenir pour cohérente l'idée d'une totalité de ce qui est ou de ce qui se produit non relativisée à une version du monde. Ce présupposé ne fait pas que répéter la croyance fondamentale du Réalisme métaphysique en un monde unique « ready made ». Il implique également que le physicalisme de Quine devrait alors pouvoir décrire ce en quoi consiste, par exemple, la reconnaissance des caractéristiques du style d'un peintre. Or, quoiqu'une théorie physique puisse offrir une description vraie d'une expérience esthétique, rien dans cette description ne rendra compte de ce qu'il s'agit d'une expérience *esthétique*. Ce que montre alors très bien Q. Kammer, c'est que, loin qu'elle soit effectuée au nom d'une thèse d'ineffabilité des traits de certaines expériences, la critique par Goodman du physicalisme de Quine est à rapporter à son pluralisme des systèmes symboliques et à sa critique de l'idée de notation canonique. L'analyse des réflexions de Putnam sur le débat entre Goodman et Quine permet alors à Q. Kammer de suggérer que, conformément à une certaine entente du « linguistic turn », le problème du réalisme ne saurait se poser indépendamment du problème de la symbolisation¹⁵².

152 Je tiens à adresser mes remerciements à Patrick Ducray pour avoir accepté avec enthousiasme l'idée de ce numéro, pour m'avoir fait confiance et en avoir soutenu patiemment l'élaboration. Ce numéro doit son

existence et sa qualité non seulement au travail et à l'expertise des contributeurs qui ont accepté de me suivre dans ce projet, mais également à la rigueur et à l'ouverture d'esprit des relecteurs anonymes. Je les en remercie toutes et tous vivement. Les commentaires toujours pertinents et l'acuité philosophique de Juliet Floyd, Jonathan Gombin, Quentin Kammer, Jean-Philippe Narboux et Sanford Shieh ont été précieux tant pour la rédaction de l'introduction que pour la composition de ce numéro. Enfin, je sais gré à Jonathan Gombin ainsi qu'à Yannis Arazam de m'avoir assisté dans son élaboration.